

LETTRE AUX COMMUNAUTÉS



Mission
DE FRANCE

DIEU, NOTRE PÈRE

janvier - février 1999

35 F

Passage de témoin

*Parler de Dieu Père à des
enfants en souffrance*

*Paternité de l'homme,
Paternité de Dieu*

Notre Père, prière des frères

194

199 - 1999

MISSION DE FRANCE ET ASSOCIATION

Sommaire

Editorial	
Le comité de rédaction	p. 1
Passage de témoin	
Serge BAQUÉ	p. 3
Jeunes de la rue à Dodoma : quelques repères	
Arnaud de BOISSIEU	p. 11
Parler de Dieu Père à des enfants en souffrance	
Edith de TERNAY	p. 19
Paternité de l'homme, Paternité de Dieu	
Roger PHILIPPE	p. 29
Le Notre Père, la prière des frères	
Pierre CHAMARD-BOIS	p. 35
Le Matriciel	
Communauté de Mazille	p. 47
SOURCES :	
Un Père avec deux fils...	p. 51
UN LIVRE - UN AUTEUR :	
<i>La sagesse des modernes</i> : André COMTE SPONVILLE et Luc FERRY	p. 58
EN LIBRAIRIE	
<i>Thérèse de Lisieux</i> : Jean-François SIX	p. 61

La Lettre aux Communautés est un lieu d'échange et de communication entre les équipes de la Mission de France, les équipes diocésaines associées et tous ceux, laïcs, prêtres, religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Eglise, en France et dans d'autres pays. Elle porte une attention particulière aux situations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Eglise à Eglise en sorte que l'Evangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origine et de nature fort diverses : témoignages personnels, travaux d'équipes ou de groupes, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les différentes situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le Peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer plus fidèlement l'Evangile du Salut.

« **D**ieu, notre Père », la troisième étape de la préparation du Jubilé de l'an 2000 est lancée. Ce numéro ne prétend pas rivaliser avec les nombreuses présentations charpentées parues sur cet aspect essentiel de la foi chrétienne. Il l'aborde en effet par une marge, mais il se pourrait bien que cette approche paradoxale soit riche d'enseignements. Comment celui qui n'a pas de père, ou si peu, peut-il dire « Père », « Notre Père » ou a fortiori « Dieu, notre Père » ? Cette question n'est pas formelle, elle se pose autour de nous. Elle nous interdit de réciter machinalement un catéchisme bien appris, de généraliser hâtivement nos propres repères biologiques, sociaux, culturels ou religieux. Elle nous invite à prendre au sérieux ce que nous disons.

Rukundo, William, Thomas... Rien de commun entre ces jeunes du Rwanda, de Tanzanie ou de France, sinon que leurs histoires sont marquées par un défaut de paternité, et que cela suffit à enrayer notre discours bien huilé. Rukundo, orphelin rwandais victime des massacres, est tellement surpris de s'entendre appeler par son nom par Serge, l'auteur du premier article, qu'il en tombe à la renverse et éclate en sanglots. Dans la poignée de mains entre Arnaud et William, jeunes de la rue tanzanienne, il y a un abîme, il y a aussi l'ombre de l'attentat contre Dogo Issa, il y a cependant un chemin de réconciliation. Thomas demande à Edith de prier pour son père, car, dit-il, celui-ci refuse de le voir et souhaite sa mort.

Dans ces histoires de gamins blessés, mal aimés, perce un cri qui ne permet plus d'entendre de la même manière, celui qu'évoque Paul : « *Vous n'avez pas reçu un esprit qui vous rend esclaves et vous ramène à la peur, mais un Esprit qui fait de vous des fils adoptifs et par lequel nous crions : Abba, Père* » (Ro 8,15). Ces gamins nous entraînent « dans le secret », cet espace où naît la parole.

Autre expérience paradoxale, celle de Roger, qui, surnommé « mon Père » durant des années, se découvre « papa » d'une enfant qu'il n'a pas engendrée. L'enfant, dit-il, « fait » tout autant le père, que le père l'enfant. Ces histoires prises sur le vif nous renvoient à une autre histoire, celle de Jésus. Héritier de la tradition juive, qui a longtemps résisté à traduire sa conscience filiale en attribuant à Dieu

le nom de Père, Jésus a franchi un pas intérieur décisif. En nous parlant de « *son Père* » qui est aussi « *notre Père* », il n'opère pas un simple basculement de la figure divine d'autorité à celle d'une tendresse, qui risque d'être tout aussi envahissante. Il désigne en effet un creux où peut commencer une relation en vérité, où peuvent naître liberté et fraternité. Comme l'écrivent nos sœurs de Mazille, en commentant le nom proposé par André Chouraqui : « *Dieu, le Matriciel* », « *Nous devons nommer Dieu, non point tant pour que Dieu soit, mais pour devenir qui nous sommes* ».

C'est ce que confirme la lecture du Notre Père proposée par Pierre Chamard-Bois. Une lecture déroutante, car sa démarche quasi-réthorique n'a pas les accents habituels des commentaires spirituels auxquels nous sommes habitués, mais salutaire, car elle invite à passer des images, toujours trompeuses, à la métaphore, au surgissement du sens. Un sens que la sagesse des modernes risque d'obturer (voir 'Un livre, un auteur').

Peut-être fallait-il ce détour pour que résonne à nouveau la voix de Charles Péguy, citée dans les 'Sources' :

« Demandez à ce père s'il ne sait pas que rien ne vaut

Un regard d'homme qui se croise avec un regard d'homme...

Toutes les soumissions d'esclaves du monde ne valent pas un beau regard d'homme libre. »

Le comité de rédaction

Nos prochains dossiers :

Mutations de la société et sacrements

Médiation et Réconciliation

La responsabilité des chercheurs

Espaces et territoires

Passage de témoin

Serge BAQUÉ

Prêtre de la Mission de France

Serge BAQUÉ, prêtre de la Mission de France, est psychologue de formation. Il vient de passer deux ans au Rwanda en travaillant au sein de l'Association Action Nord-Sud/Handicap International. Appeler Dieu Père dans le quotidien, n'est-ce pas exister comme fils, c'est-à-dire comme compagnon, comme frère, voire grand-frère ?

Je suis arrivé au Rwanda en octobre 1996. Ce pays n'avait pas fait l'objet d'un choix particulier de ma part, mais désirant travailler en lien avec une association humanitaire, je n'avais pas cru devoir me dérober à la proposition d'Action Nord Sud/Handicap international: français, psychologue et prêtre, venir travailler au Rwanda ne manquait pas de sens...

Deux ans au Rwanda. Le temps seulement d'un passage.

L'équipe du volet psycho-social d'H.I. intervenait déjà depuis 1994. Je suis donc monté dans une histoire en marche ! Et c'est encore une histoire en marche que je quitte deux ans plus tard, avec l'émerveillement du voyageur jetant un coup d'œil dans le rétroviseur et mesurant brusquement le chemin parcouru.

Le souci d'« envisager » notre travail...

Si je regarde loin en arrière, me revient une scène en apparence banale dont j'ai pourtant gardé un vif souvenir. Lors de ma toute première visite au Centre d'Enfants non accompagnés de Ndéra, alors que je sortais de voiture, me voilà assailli par une nuée d'enfants. Je remarque un tout petit se hissant désespérément sur la pointe des pieds pour avoir la chance d'apercevoir le « muzungu » (le « blanc »). Il agite frénétiquement ses deux bras pour attirer mon attention (au risque de perdre une culotte trop grande pour lui !). Je demande son prénom à l'une des mamans et je l'appelle d'une voix forte : « Rukundo ». Entendant son prénom et ainsi distingué par le visiteur étranger, son visage s'illumine un instant. Puis, comme si la foudre l'avait frappé, il tombe sur les fesses et éclate en sanglots, submergé par l'émotion. De nous deux, ce fut pourtant moi qui me sentis le plus « interpellé » ce jour là. Je pressentis ce que devrait être mon travail : restituer un nom et un visage à ces enfants et de la bouche de chacun d'eux, apprendre l'histoire du Rwanda.

D'une certaine manière, je n'ai pas fait autre chose pendant ces deux ans, avec les enfants non accompagnés à Ndéra et Gisimba, les enfants en grande souffrance mentale à Musha ou ceux hospitalisés en traumatologie au centre hospitalier de Kigali. Ma collaboration (j'allais dire ma complicité) avec l'équipe du volet psycho-social s'est enracinée là : la préoccupation de considérer chaque enfant comme une personne, le souci constant d'individualiser la relation et les solutions.

Cette manière d'« envisager » le travail (de lui donner un visage...) n'a jamais exclu le travail avec des groupes, bien au contraire ; le travail en groupe s'est révélé d'une étonnante fécondité et la plupart des accompagnements individuels se sont étayés sur des temps d'atelier (atelier théâtre, atelier jeux, atelier dessin, atelier journal...). Cette préoccupation de la personne ne nous a pas conduits non plus à négliger la mise en place de dispositifs « globaux » ; ce n'est pas au collectif que s'oppose l'individu, mais à la masse ! Personnellement, je me suis toujours méfié des « grand-masse » et des « grand-messe », du « faire vite » et du « faire voir », auxquels sacrifie parfois l'humanitaire.

J'en profite pour dire que je n'aime pas beaucoup ce mot d'humanitaire. Un peu plus celui d'humanité, même si l'humanité comme espèce suscite en moi des sentiments très ambivalents ! (Quand on sait ce que des hommes sont capables de faire à d'autres hommes et moi-même ...). Non, je n'aime pas trop l'humanité en général, je n'aime que des personnes en particulier ! Et si j'ai eu la chance d'en aimer beaucoup au Rwanda, ce fut cependant toujours « une par une ».

Mais n'est-ce pas de cette manière que nous sommes sauvés ? En peuple, certes, mais un par un. « *J'ai gravé ton nom sur la paume de ma main* », dit Dieu au prophète Isaïe.

Ne pas passer à côté de la rencontre

Aux Rwandais avec qui j'ai travaillé, je suis infiniment redevable de ceci : ne pas être passé à côté de la rencontre. Mais il s'est trouvé que les premiers Rwandais à m'avoir fait ce formidable cadeau de la rencontre, étaient à Ndéra ; ils n'avaient guère plus de huit ou dix ans, et ce fut à l'occasion des ateliers de dessin.

S'il ne trouve une « porte », un expatrié peut facilement rester étranger à un pays et à des gens qui ont pourtant motivé son départ. L'atelier de dessin fut pour moi cette « porte », puis le terreau d'où j'ai poussé mes racines. Pour qu'une porte s'ouvre, il faut une clef et une serrure et entre les deux, une certaine qualité d'ajustement. Je ne sais qui fut la clef et qui la serrure, mais entre ces enfants et les trois ou quatre adultes que nous étions au démarrage de l'atelier, il est clair que l'ajustement se fit et le miracle de la rencontre s'est produit. Souvent, je me suis demandé ce qu'eut été mon expérience au Rwanda sans cette heureuse rencontre-là.

De cette rencontre est née un livre : « *Jours après Nuit* »*. Un livre-témoin. Ces enfants à qui la guerre et le génocide ont tout volé – leur enfance, leur famille, leurs souvenirs et quelquefois jusqu'à leur nom – devrions-nous aussi en enfouir l'histoire ? Mais aussi livre témoignage de l'étonnante capacité d'une équipe rwandaise à accompagner psychologiquement ces enfants, à leur mi-Nuit.

* A paraître au premier trimestre 1999.

Nuit du génocide où l'homme perd jusqu'à son nom d'homme. Nuit arrachant brusquement l'enfant à son enfance, le frappant de solitude et cinglant sa mémoire de terreur et d'absence. Nuit continuant son œuvre de mort chez les survivants bien après le travail des bourreaux. Aujourd'hui, quatre ans après, les Rwandais flottent encore entre le monde des morts et celui des vivants, et des milliers d'enfants non accompagnés restent « en souffrance ». En souffrance dans les deux sens du terme, c'est-à-dire à la fois douloureux et en attente (comme on le dit à la poste d'un colis immobilisé, dans l'ignorance à la fois de son expéditeur et de son destinataire). Accompagner ces enfants ne s'improvise pas. Le désir d'aider, aussi fort soit-il, ne remplace pas les compétences. Et à l'inverse, le professionnel compétent peinera pour établir la relation s'il n'est porté par un désir, celui « d'être là avec l'autre en souffrance », ni trop distant ni trop proche.

Désir toujours à purifier qui ne trouve (et ne prouve) sa maturité qu'en résistant à l'angoisse et à la détresse que la situation de ces enfants peut éveiller en nous et en survivant à la lassitude, aux doutes et à la conscience aiguë de nos limites.

L'acte éthique fondamental

Deux ans au Rwanda, le temps seulement d'un passage. Le temps d'une Pâque.

Au Rwanda, des actes d'humanité parmi les plus hauts ont côtoyé la barbarie la plus basse. Et comme souvent dans ce cas, les « héros » comme les bourreaux ont agi sans avoir la conscience claire de ce qu'ils engageaient : l'avenir de l'Homme.

La phrase d'une de ces femmes, « mère » dans un centre d'enfants non accompagnés, m'a beaucoup interrogé. A propos de ces enfants qu'elle ramassait à droite et à gauche pendant le génocide, elle dit « *Nous étions sûrs qu'ils allaient tous mourir* ».

Ces femmes n'avaient pas d'espoir. Elles n'en avaient plus. Elles ne pouvaient plus en avoir. Pourtant, elles ont pris ces enfants avec elles, du mieux qu'elles ont pu, elles en ont pris soin, dans le dénuement le plus total et dans un contexte de guerre. Sans espoir. Mais abandonner ces enfants à la brousse, c'était renoncer à toute humanité.

N'est-ce pas là l'acte éthique fondamental ? Agir pour autrui, sans même espérer de résultat, mais parce que s'abstenir serait renoncer à sa pro-

pre humanité. C'est sans doute cela que l'apôtre Paul appelle « espérer contre toute espérance ». Ces femmes m'ont aidé à comprendre que le vrai péché contre l'espérance, ce n'est pas de désespérer, c'est de renoncer.

Cette espérance là ne nous protège de rien du tout, mais elle nous fait quand même « passer ». Et le salut, c'est cela. Le salut, c'est passer. « *Ça passe ou ça casse* » dit-on vulgairement. « *Ça casse mais ça passe* », pourrait-on dire chrétiennement.

En comparaison de ces femmes, notre courage, celui dont on nous crédite quelquefois, nous, les humanitaires expatriés, notre courage est un courage de nain.

Une sollicitude tempérée et réfléchie

Bien sûr, nous eûmes des orages. La vie au Rwanda n'est pas un long fleuve tranquille et le quotidien d'un expatrié ressemble assez peu à celui d'un club de vacances – désolé pour les amateurs d'exotisme ! La période de forte insécurité en février 96, qui donna lieu entre nous à un débat sur la question de rester ou de partir du Rwanda, fut personnellement l'un des moments les plus éprouvants. Mais ce fut aussi un moment fécond de débat

sur nos motivations et différentes conceptions du travail expatrié.

Mais surtout, travaillant essentiellement auprès d'enfants douloureusement marqués par leur traversée du drame rwandais, comment ne pas être, certains jours, percuté par l'excès du mal, ce mystère d'iniquité comme l'appelle saint Jean ?

« *Quand vient le soir et le poids du jour, ô Seigneur, reste avec moi* ». Ce fut parfois mon seul bout de prière.

Et pourtant, la joie n'a pas cessé de m'accompagner. Joie de participer au sein d'une équipe motivée à un processus de revitalisation psychique, de réunification familiale, de réconciliation sociale. Joie d'être porté par un « mouvement », celui d'une association dont je partageais la sensibilité (c'était particulièrement fort lorsque Handicap International a obtenu le prix Nobel de la paix) et celui d'un corps, la MDF, si lointaine et pourtant si proche.

Mais avant tout, j'ai connu la joie qui naît du sentiment d'être « à sa place », là où Dieu vous veut (mais peut-être est-ce un peu prétentieux ?).

Aujourd'hui, les (grandes) associations humanitaires réfléchissent sérieusement sur les

composantes culturelles, économiques et géopolitiques des pays où elles interviennent et leurs logiques d'intervention se diversifient de plus en plus. Cette prise en compte de l'« environnement » me semble capital. La fécondité d'une intervention, en effet, ne tient pas seulement à la motivation des volontaires ni à leur compétence sur le terrain. Elle dépend aussi de la pertinence et de la cohérence de l'ensemble du programme, de la qualité de l'articulation avec les autorités, les partenaires et les autres intervenants (qu'il s'agisse d'une intervention d'urgence ou d'un travail plus axé sur le développement.). Le travail d'un coordinateur, d'un directeur ou d'un responsable de programme est de ce point de vue capital et le travail en équipe, une exigence incontournable.

Il est courant de dire que les associations humanitaires ne cherchent pas des « professionnels de l'humanitaire » (elles s'en méfient au contraire) mais des professionnels tout court, suffisamment motivés par les « paysages de l'autre » pour accepter de s'expatrier sans contrepartie financière. L'humanitaire n'est pas un métier, certes. Cependant, il me semble que certaines fonctions se professionnalisent (en particulier les

fonctions de directeur et responsable de programmes) et que ce secteur (si original, si complexe) ne peut que faire émerger des métiers nouveaux.

Le volontariat, qui reste encore à la base du fonctionnement des associations humanitaires, y survivra-t-il ? Cela est plus que souhaitable. La spécificité de ce travail est d'être enraciné dans une démarche personnelle avant de constituer un éventuel débouché professionnel. Entre l'élan généreux mais brouillon et l'intervention professionnelle niais fonctionnarisée, les acteurs de l'humanitaire semblent s'acheminer vers ce que l'on pourrait appeler « une sollicitude tempérée et réfléchie ».

Parce qu'il est un des lieux où se posent et s'exposent les questions de la solidarité internationale, de la rencontre avec l'autre, de la pitoyable précarité de la vie des hommes et de son inaliénable dignité, le champ des associations humanitaires mérite un intérêt de la part des chrétiens. Parce que s'y construit – et s'y incarne – un certain sens de l'homme, sans référence à Jésus-Christ mais non pas sans lien avec l'Évangile, ce « champ » ne peut laisser indifférentes l'Église en général et la Mission de France en particulier.

C'est ainsi en tout cas que j'y ai vécu mon envoi.

Rwanda, où en est le jour ?

Comment parler du Rwanda sans évoquer des questions plus politiques ? Sur la responsabilité de la France (et de d'autres acteurs occidentaux) dans le génocide de 1994, tout a été écrit, ou presque ; rien n'a été officiellement reconnu, ou si peu. Voilà qui pèse lourdement dans nos relations avec les Rwandais. Voilà surtout qui ne facilite pas aux Rwandais la reconnaissance de leur propre part de responsabilité dans la tragédie qui a frappé leur pays et dont il serait naïf de penser qu'ils sont tout à fait sortis, même si l'immense majorité des rwandais veut la paix. Les réalisations de l'actuel gouvernement rwandais sont indéniables. Les observateurs étrangers ne cessent de s'étonner de l'extraordinaire rapidité avec laquelle le pays se reconstruit. Le pays doit cependant faire face à un grand nombre de difficultés : poursuite des massacres par une minorité n'ayant pas renoncé au projet génocidaire, arrivée massive en décembre 1996 d'un million de réfugiés, milliers de présumés génocidaires en attente d'un procès dans des prisons surpeuplées,

communauté terriblement fragilisée par les événements de 1994 et une longue histoire de violences, retrait progressif des bailleurs de fonds, etc. Dans un tel contexte, il faut porter au crédit de l'actuel gouvernement le désir réel de faire vivre tous les Rwandais sur le même sol dans une paix qui n'exclut pas le devoir de mémoire et de justice. Mais le cynisme de la réal-politik ne connaît pas de frontière : il se retrouve identiquement chez les politiciens français, américains ou africains. L'installation à Kinshassa de Laurent Désiré Kabila par le Front Patriotique rwandais pour permettre de « régler » la question des réfugiés hutus à la frontière rwando-congolaise (initiative qui se retourne aujourd'hui contre le Rwanda...), les opérations militaires d'une armée décidée à éliminer coûte que coûte les rebelles et n'épargnant pas toujours les populations civiles, la fermeture du bureau des droits de l'homme il y a six mois, l'information soigneusement bâillonnée... massacres et mensonges seraient-ils donc une fatalité de l'exercice du pouvoir ?

C'est une déception pour ceux qui attendaient du nouveau pouvoir (sans doute un peu idéalisé) une rupture beaucoup plus nette d'avec les anciennes pratiques. Plus grave, c'est l'occa-

sion pour les nostalgiques de l'ancien régime de minimiser, voire de justifier, ce qui s'est passé en 1994. Et pour beaucoup d'Occidentaux, c'est simplement une confirmation de ce qui hélas ! leur tient lieu d'analyse : « Tous des sauvages ! Qu'ils se débrouillent entre eux ».

Je terminerai par une petite histoire de rabbin. Un rabbin pose la question à l'un de ses élèves :

– « *A quel moment peut-on dire qu'il fait jour ?* ».

L'élève hésite puis répond :

– « *Peut-être peut-on dire qu'il fait jour lorsque l'on peut distinguer un homme d'un animal ?* ».

Non, répond son professeur.

– « *Alors, lorsque l'on peut distinguer deux hommes entre eux ?* », reprend l'élève.

– « *Non, il fait vraiment jour, dit le rabbin, lorsqu'un homme peut distinguer en tout homme un semblable* ».

Au Rwanda, où en est le jour ?

Des motifs d'inquiétude subsistent. Mais il m'aura été donné de voir, au cours de ces deux années, d'indéniables « levers de soleil ». De ceux qu'on n'oublie pas. De ceux qu'on emporte avec soi et qui deviennent une partie de soi.

Passage du témoin

Deux ans au Rwanda, le temps seulement d'un passage.

Passage d'un témoin.

Et passage de témoin comme on le dit dans une course de relais. En ma présence, l'équipe du volet psycho-social s'est appropriée une certaine manière de travailler. Depuis quelques mois, c'est un Rwandais qui est coordinateur du volet psycho-social. Et aujourd'hui une nouvelle psychologue expatriée arrive pour enrichir la course. Je peux donc poursuivre la mienne, vers d'autres lieux. En Algérie ?

« *Le Seigneur fit pour moi des merveilles. Saint est son nom* ».

Jeunes de la rue à Dodoma : quelques repères

Arnaud de BOISSIEU
Prêtre de la Mission de France

Arnaud de Boissieu est prêtre à la Mission de France. Il exerce son ministère à Dodoma, en Tanzanie. Il témoigne de sa relation aux jeunes de la rue, en précisant les repères nécessaires pour les aider à se construire comme personnes.

Préambule

Pour répondre à la question qui m'est posée, il faudrait d'abord définir ce qu'on entend par « se structurer comme personne » en Afrique, ou au moins à Dodoma... Ce qui touche évidemment au sens de la famille, à la notion d'intégration, ou de rejet ; il faudrait préciser le sens, vivant ou non, de la famille élargie dans notre région. Il faudrait être à la fois psychologue et ethnologue, et je ne suis rien de tout cela.

Pour faire bonne mesure, l'an dernier, un ami me demandait ce qui, dans ma vie auprès des jeunes de Dodoma, relevait de l'éducateur, et ce qui relevait du prêtre. La question est pertinente, et je n'ai pas non plus de compétence en éducation spécialisée !

Rien, au fond, ne m'autorise à répondre à la question posée, si ce n'est un bout de bonne volonté et un peu d'expérience acquise sur le tas.

Introduction

Nous connaissons Kabone depuis cinq ans, il avait alors douze ans environ. Traînant au stand des bus, il accepta sans difficulté de venir chez nous. Les essais de scolarisation ne donnèrent pas de brillants résultats. Vint le temps de l'adolescence. Son tempérament introverti ne s'améliora pas, bien au contraire. Pendant plusieurs années, nous avons fait tout notre possible. Mais il nous faut un jour accepter l'échec. Toutes sortes d'encouragements et de punitions ayant échoué, nous avons décidé de le renvoyer chez lui. Ce jour là, Kabone a réussi à être en retard pour prendre le train qui le ramènerait chez lui, et il n'a pas eu le temps de passer chez son frère prendre son unique paire de chaussures ; il est donc reparti les mains absolument vides, et les pieds nus. Mais aussi, me semble-t-il, le cœur égal, si tant est que j'aie bien compris le peu qu'il exprime.

Je ne prends pas à la légère une telle situation, un tel détachement : Michel Dumortier m'expliquait avec fougue cet été un fondement du bouddhisme : le lent détachement du désir qui fait accepter d'un cœur égal ce que la vie nous offre chaque jour. Je risque une hypothèse : il y a du bouddhisme, bien involontaire certes, dans le

détachement que vivent au jour le jour les jeunes des rues. Laissons aux jeunes ce qui leur appartient, ce pas grand chose de fondamental : ce superbe détachement, cette liberté souveraine qui est la leur. Pour beaucoup de jeunes, la vie telle qu'ils se la construisent dans les rues tient du grand jeu plutôt que du combat. Leur joie est le plus souvent entière, et elle est infiniment respectable.

Sachons reconnaître que nous courons bien souvent après de telles valeurs, et que sur ces points, fondamentaux, ces jeunes sont nos maîtres...

Et pourtant, il y a quelque chose qui cloche dans leur vie : eux, les champions de l'indépendance, eux qui mettent en œuvre des valeurs qui en feraient, sous d'autres cieux et en d'autres circonstances, des candidats à la sainteté, eux dont il est si facile de trouver la trace en lisant l'évangile, de quoi manquent-ils ? D'être un rien moins que des parasites, et de se préparer un peu plus, si possible, un avenir. C'est dans ce contexte qu'il faut me battre tous les jours avec eux dans un lent travail de réhabilitation. Mais est-il possible de faire ce travail sans briser la dynamique qu'ils ont choisie ou qu'ils ont été amenés à vivre ?

Quelques repères :

Il me faut d'abord définir les contraintes dans lesquelles ce travail prend place :

1. Faut-il parler de la précarité de l'environnement écologique de Dodoma, qui a forcément des répercussions sur la mentalité de ses habitants ? Dodoma est un pays de famines récurrentes, où le fait même de survivre tient déjà de l'exploit.

2. Quelles sont les contraintes économiques qui pèsent lourdement sur les jeunes ? Le passage d'un socialisme ni dur ni doux à un libéralisme qui n'en a que la vitrine et pas les moyens, exacerbe surtout les rêves sans donner les moyens d'en satisfaire ne serait-ce qu'un petit début.

3. Presque tous les jeunes viennent de familles désunies. Mais quelle est la notion de famille et d'éducation traditionnellement mise en œuvre ? Quelle contrainte et quelle transformation subit-elle maintenant ? La famille dans son environnement traditionnel est probablement encore opératoire et peut être un recours.

Ces quelques points éclairent ; il nous faut passer à l'action. Nous avons commencé Tegemeo Centre, un petit centre pour la réhabilitation des jeunes des rues, sans idées préconçues, avec surtout le désir d'offrir aux jeunes un espace d'apprentis-

sage qui permettrait de leur ouvrir un bout d'avenir. Les quelques repères qui suivent ne sortent d'aucun livre, ils n'ont aucune prétention scientifique ou normative. Ils reflètent seulement un peu l'expérience que nous avons apprise, bien souvent à nos dépens...

Repère 1 : pour que les jeunes se structurent comme personnes, la première chose est d'apprendre à les regarder comme des personnes.

Quand un juge auquel je proposais de suivre l'affaire d'un enfant de onze ans comparaisant devant lui pour le vol de quelque ferraille, me répond « laisse tomber, ce sont tous des voleurs : en prison ! »...

Quand un flic va chercher lui-même dans la poche des jeunes pris pour vagabondage les deux ou trois francs qui composent toute sa fortune avant de le relâcher jusqu'à la prochaine fois.

Quand les jeunes des rues sont accusés de « ternir l'image de la Tanzanie » et qu'on le leur fait savoir...

C'est une insigne banalité, une écrasante platitude que de rappeler que ces jeunes ont droit à la dignité, mais, l'expérience le prouve, il faut pourtant prendre le temps de le rappeler. Un jeune fuit de chez lui le plus souvent non pas par contrainte

économique, mais parce qu'il n'est pas reconnu dans sa personne. Arrivé alors dans la rue, il se marginalise rapidement.

Pour moi l'équation est simple : la première étape dans le processus de réhabilitation des jeunes des rues est de leur offrir un minimum de dignité : les reconnaître pour ce qu'ils sont : des jeunes à la recherche de leur futur. Démarche qui n'exclut pas d'ailleurs de reconnaître leurs problèmes, d'en parler avec eux, et même d'en plaisanter, ce qui est un excellent signe de maturation.

Repère 2 : chez nous, un jeune apprend à regarder son avenir à un peu plus long terme.

Dès ses premiers jours au centre, Malek met une ardeur significative aux travaux journaliers dans les jardins maraîchers ; cela laisse-t-il présager une réhabilitation rapide ? En fait, nous découvrons qu'au lieu de cultiver son propre jardin, il trouve plus expédient de s'embaucher dans les jardins des autres jeunes contre quelque menue monnaie qui lui rapportera un bénéfice immédiat, plutôt que d'attendre la longue maturation de ses propres choux ou tomates...

Fort de sa liberté « bouddhique », le jeune qui arrive chez nous sait bien ce qu'il perd : une bonne part de sa liberté. Et je prends très au sérieux la perte

d'un bien si précieux. Il est extrêmement difficile de punir un jeune dans ses premiers jours au centre, puisqu'il sait tout ce qu'il a à perdre en restant au centre, sans très bien savoir ce qu'il aura à y gagner : toute mesure vexatoire le fera inévitablement quitter le centre pour retrouver sa liberté chérie. Et qui l'en blâmerait ? Il nous faut le convaincre – et aucun argument musclé ne peut le faire – qu'il lui est bon de sacrifier un peu de sa souveraine et immédiate liberté au profit de la construction d'un avenir à plus long terme, que, sauf exception, il ne trouvera pas dans les rues. Le maraîchage, qui enseigne la patience et la persévérance, est une activité pédagogique à forte valeur ajoutée dans ce processus.

Repère 3 : chez nous un jeune apprend à choisir à quelles lois il désire obéir.

Ni Dieu ni maître, la vie dans la rue a un goût de paradis pour les jeunes, et se plier au règlement d'un centre n'est pas toujours chose aisée. Est-ce une critique implicite d'un milieu familial ou traditionnel trop étouffant ? Cela n'est pas sûr du tout. C'est peut-être même l'inverse qui est vrai. C'est la déliquescence du milieu familial qui provoque la fuite du jeune.

Après quelque temps chez nous, Chissola a lui-même demandé de retourner chez lui au vil-

lage : nous l'y avons accompagné. En guise de famille, nous n'avons trouvé que la vieille grand-mère. Et à ma surprise, j'y ai retrouvé aussi son frère, revenu de lui-même au village et que je connaissais dans les rues de Dodoma. La suite nous a montré que cette vieille grand-mère a suffisamment de bouteille malgré sa pauvreté absolue, pour rester un point de référence pour ces jeunes.

Repère 4 : chez nous, les jeunes apprennent un autre rapport à l'argent.

Un jeune des rues vit dans l'immédiat : s'il gagne relativement bien sa vie dans la rue, son horizon se limite toujours à la journée en cours. Il ne peut pas dormir avec de l'argent sur lui, car il sera volé durant la nuit.

La pédagogie de Tegemeo Centre consiste à lui faire mesurer l'épaisseur du temps et les bienfaits de l'épargne. Dans la même veine, le jeune qui décide de cueillir quelques légumes dans son jardin pour les porter par un beau dimanche à quelque parent ou famille, a fait un grand pas sur le chemin de la réhabilitation.

Repère 5 : chez nous, les jeunes apprennent les limites de la liberté.

D'une liberté purement individualiste à une liberté communautaire : oui, la liberté a des limites,

et la première limite, c'est que ma liberté s'arrête là où commencent celles des autres, mes frères loubards en l'occurrence.

Repère 6 : le « moteur de recherche » pour la structuration des jeunes : la communication dans la franchise.

Chaque soir, avant le repas, se tient la réunion qui est un peu le cours de Tegemeo Centre : points d'ordre, remarques variées, programme du lendemain y prennent place. Mais surtout, chacun a le droit de s'y exprimer, moyennant quelques règles élémentaires et habituelles de la communication de groupe. Je vous promets que l'exercice est souvent haut en couleurs ! C'est là pourtant que s'élabore l'apprentissage de l'écoute, du respect, et aussi d'une liberté bien comprise : on y a le droit de régler tous les comptes, à condition que cela se passe dans la civilité, disons, pour être tout à fait franc, dans une relative civilité...

Ce que j'ai appris sur cette question.

Je suis frappé en écrivant ces lignes de la banalité de ces quelques règles élémentaires. Et pourtant je suis convaincu que ce sont des banalités fondamentales ; de surcroît, si elles ne sont évidemment pas véhiculées par les familles éclatées d'où

Témoignage

sortent mes loubards, je ne suis pas non plus si sûr qu'elles soient si répandues dans le reste de la société tanzanienne.

Un prêtre ami assistant un jour à l'une de nos réunions fut frappé par la franchise des jeunes, et il ajouta que la comparaison avec le séminaire dont il sortait ne tournerait pas forcément à l'avantage du séminaire.

Je ne juge personne en écrivant cela. Je voudrais simplement trouver l'aune à laquelle mesurer le travail accompli, car les résultats ne sont pas toujours évidents.

Et pour finir, je note deux points qui ne m'ont pas laissé indifférent. La loi et le pardon.

Je suis physicien de formation et j'ai appris que l'expérimentateur n'est jamais neutre, mais que son travail même modifie les conditions et les résultats de l'expérience. Cette règle est plus vraie encore quand il s'agit de l'éducation de jeunes. Et si j'influe – du moins je l'espère – sur les résultats de l'expérience, je suis aussi assez fortement influencé par l'expérience elle-même.

L'expérience la plus forte, la blessure dont la cicatrice restera, est bien sûr l'histoire de Dogo Issa : un des jeunes les plus difficiles du Centre brûlé vif à des fins de tortures pour le vol d'un drap.

J'ai écrit ailleurs la chronique de ces événements et ce n'est pas ici le lieu d'en faire le récit.

Sachons que Dogo Issa s'en est tiré, sans que personne ne sache bien par quel miracle, après deux mois d'hôpital, une opération refusée, et un procès qui dura quelques mois, et qui fut aussi une épreuve, puisque l'un des deux incendiaires était un de mes tout premiers amis en Tanzanie.

Faut-il ignorer? Peut-on pardonner? Qui est en position de le faire ?

Autant de questions qui m'ont remué au plus profond. Ce n'est pas le lieu ici de reprendre en détail ces questions.

Après s'être lentement pressée, la justice humaine a fait son travail : et quel travail ! Et à ma plus grande surprise, vu le déroulement du procès dans lequel mes craintes de corruption ont été nombreuses, c'est une sorte de pardon que le juge nous a offert, en violation des lois en vigueur en Tanzanie d'ailleurs, après que j'aie réussi, non sans mal, à prendre la parole pour demander au moins sa clémence : jugement d'un an de prison avec sursis pour me laisser la possibilité, évoquée clairement par le juge à mon intention, de réclamer des dommages et intérêts pour les frais médicaux engagés.

A l'heure où j'écris ces lignes, nous sommes donc dans la phase de réparation: chaque mois, et pour quelques mois encore, William et Elias, les deux coupables, me versent une somme non négligeable qui me permettra de rentrer dans mes frais, si j'ose dire. La punition est-elle suffisante ? Permettez-moi de ne pas chercher la réponse à cette question.

Quand j'ai annoncé le résultat du jugement aux jeunes de Tegemeo, lors de notre réunion du soir, j'ai expliqué aux jeunes que je n'avais jamais aimé qu'ils soient mis en prison, bien au contraire, j'ai fait ce que j'ai pu pour les en tirer par tous les moyens que j'avais à ma disposition. Et que je ne voyais pas pourquoi j'agis différemment avec d'autres qu'eux. Rarement j'ai recueilli un tel silence religieux durant nos rencontres.

Et maintenant que les choses sont un peu tassées, que la vie a repris un cours un peu plus normal, qu'en apaisant les tensions la justice a joué son rôle, je me pose deux questions : dans quelques mois, quand William aura terminé de payer, quand plus rien de la justice et de ses compensations ne s'interposeront entre lui et moi, quelle sera la saveur de nos relations ? Je me souviens quand je lui ai serré la main pour la première fois après le drame : c'était au tribunal, et mon intention, après hésitations, était simplement de lui signifier que notre amitié n'était pas morte, quelle que soit la

lourdeur du contentieux qui me faisait le mener devant le juge. Je sais que, quoi qu'il en soit, elle ne reprendra pas comme si rien ne s'était passé, bien sûr.

Ressuscitera-t-elle ? De quoi notre amitié sera-t-elle faite ? Je n'en sais rien encore.

Je souhaite, oui, qu'elle reprenne. Que je puisse à nouveau lui serrer la main comme on serre celle d'un homme libre. Il m'en coûtera probablement. Aujourd'hui, je voudrais y voir une parabole : les jeunes des rues sont souvent regardés comme des pestiférés : de sales petits voleurs, tout juste bons pour la prison. Le but de Tegemeo est de pouvoir dire un jour : ces jeunes sont des jeunes comme tous les autres. Ils ne sont plus pestiférés. Ce processus est long et coûteux. Les deux processus sont au fond identiques. Et dans ma relation avec William, il m'a été bon de me trouver de l'autre côté de la barrière.

L'abîme

Je termine sur une réflexion spirituelle : la réhabilitation recherchée des jeunes des rues est-elle une entreprise ouverte à quelque succès ? Je n'en suis pas sûr du tout. J'essaie de m'en expliquer. Bien sûr, pour quelques jeunes, nous réussissons, alors que nous échouons pour de nombreux autres (en fait, nous avons déjà échoué pour nombre d'entre eux).

Témoignage

Je regarde souvent ces jeunes dans les yeux. Sans doute, je suis proche d'eux. Une connivence évidente entre eux et moi me permet de faire mon travail. Beaucoup à Dodoma connaissent notre travail, et ne mesurent pas leurs louanges.

Tout cela est-il suffisant pour suggérer que la partie est jouable, à défaut de la gagner ? Je n'en suis pas sûr du tout, et je dis cela sur un air connu : il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre.

Pour m'expliquer, je pars d'une phrase de l'évangile de Luc qui m'a fait souvent réfléchir, même si, dans l'usage que j'en fais, je tire la couverture à moi, sans faire œuvre d'exégèse : « entre vous et nous, il a été disposé un grand abîme pour que ceux qui voudraient passer d'ici vers vous ne le puissent pas et que, de là non plus, on ne traverse pas vers nous. »

Il s'agit bien sûr des pauvres. Être proches d'eux, être en connivence avec eux, c'est possible et c'est bien. Est-ce suffisant ?

La réponse est non, évidemment.

Par tout ce travail que je fais depuis maintenant huit ans à Dodoma, j'ai été proche des pauvres, j'ai établi une connivence certaine avec eux. Mais il ne m'a pas été donné de franchir l'abîme, car cet abîme est infranchissable.

Je m'en suis approché, et j'ai été pris de vertige quand il m'a été donné d'en deviner l'insondable profondeur: les pauvres nous sont définitivement hors d'atteinte.

J'ai souvent exprimé douloureusement ce vertige. Et chaque fois que j'en ai parlé avec Yves, mon compagnon d'équipe et précurseur en Tanzanie, sa réponse a été la même : « *je n'ai rien à te dire, si ce n'est que ce que tu vis dans les rues de Dodoma, c'est la même chose que ce que j'ai vécu à Nzali, durant les périodes de famine.* »

Cette réflexion n'est en rien normative. Elle dit seulement un bout de mon expérience. Cette phrase de l'évangile me juge, sans que je connaisse quel jugement elle me réserve : gardons sans réponse ce qui l'est pour nous à ce jour, et ne taisons pas ce vertige quand il nous prend.

Parler de Dieu Père à des enfants en souffrance

Edith de TERNAY

Dominicaine Missionnaire des Campagnes

Edith de TERNAY est religieuse Dominicaine Missionnaire des Campagnes. Chargée de catéchèse dans le diocèse de Chambéry auprès d'enfants handicapés, elle nous fait part de son expérience de vie. Leur annoncer Dieu-Père demande d'abord de les écouter. Alors l'ajustement des mots est le fruit d'une relation d'amour avec eux et ce Dieu nommé Père.

Ma responsabilité diocésaine, comme catéchiste en Pédagogie Catéchétique Spécialisée (PCS), est de veiller à ce que la vie spirituelle soit offerte à tous les enfants en difficulté et/ou ayant un handicap plus ou moins lourd.

Avant de leur parler de Dieu, nous devons nous demander : Qui sont ces enfants ? Que vivent-ils ?

Quelle image ont-ils de leur père ?

Trois parties seront développées :

1. Les enfants

2. La catéchèse

3. Ce que ça m'apporte

1. Les enfants avec qui nous cheminons

De la famille à l'institut

Il y a les enfants qui naissent dans une famille dite « normale » mais le chômage fait irruption dans la famille, l'alcoolisme ou la drogue, et aussi la séparation. L'enfant s'enferme sur lui-même, cela ne va plus à l'école, c'est le désintéret pour tout. On n'en veut plus à l'école, il a trop de retard, est perturbateur, agressif, instable. L'équipe éducative va proposer un institut spécialisé. Souvent, l'enfant va être mis en pension, il va le vivre comme une exclusion.

Prenons l'exemple de Pierre. A la rentrée scolaire, il a dû quitter la maison, l'école et ses copains, la vie du quartier ou du village. En fin de semaine, il revient en famille, celle-ci a vécu la semaine sans lui, il sent une perte non exprimable... Des événements se sont passés, il n'était pas là... Il voudrait que ses parents soient tout à lui, mais les jours continuent comme avant. Le samedi, on fait les courses, on revient à la maison, on regarde la télévision, on se dispute, on ne fait pas plus attention à lui qu'aux autres. Par tous les moyens, maladroitement, il va attirer l'attention sur lui, il va se faire remballer, il va s'entendre dire : « *si tu continues, tu ne reviendras pas la semaine prochaine...* »

Des enfants comme Pierre, nous allons les retrouver en catéchèse dans le cadre de l'institut. Quelques-uns ont suivi la catéchèse dans leur paroisse, la plupart viennent à la suite d'une demande de leurs parents, d'autres veulent voir.

L' « handicap »

Il y a des enfants qui naissent avec un handicap. Chacun est unique et a une histoire dans sa famille. Soit il est accepté avec son handicap, soit il est refusé parce que, pour ses parents, cette naissance a été vécue comme un échec.

De toute façon, il est à l'origine de questions qui renvoient à l'identité, à la personnalité, aux alliances : d'où vient cet enfant ? Pourquoi est-il handicapé ? Parfois, il va être prétexte de l'éclatement familial ou de la fusion. Il peut aussi être source d'option ou d'engagement : engagement de foi, de militantisme dans une association de parents...

Soit l'enfant va être entouré d'amour, peut-être même de trop d'amour au détriment du couple et des autres enfants, soit l'enfant aura du mal à être reçu, accueilli, et il faudra du temps pour reconnaître dans sa fragilité tout l'amour dont il est capable. Chemin à faire, à vivre de la part de l'enfant et de la famille.

L'image du père

Quelle image ces enfants ont-ils de leur père ? Le père a la plupart du temps beaucoup de difficultés à accepter que son enfant ne soit pas celui qu'il a imaginé, quand le handicap est décelé à la naissance ou les semaines qui suivent. Si la vie du couple est solide et qu'une relation affective, relationnelle est réelle, que le père s'occupe de celui-ci comme des autres enfants (sauf si c'est le premier), c'est une chance, un plus pour le développement de l'enfant.

Si au contraire, le père quitte la famille, ne pouvant supporter le regard des autres, ou l'attention trop grande de sa femme pour cet enfant, c'est toute la famille qui en subira les conséquences. Déséquilibre affectif, financier, qui sera un handicap supplémentaire pour le développement physique, psychique, déjà si fragile chez cet enfant.

Par ailleurs, les enfants ayant un handicap social, ont une image du père parfois très déformée. Plusieurs enfants d'une même mère ont parfois un père biologique différent. Le dernier copain de la mère vit à la maison, et souvent, l'enfant ne se sent pas aimé par ce beau-père. Parfois, il est violenté par le langage, peut-être même par des coups dont ils ne parlent jamais. Quant au langage, il l'exprime... Entre

eux, les gros mots sortent... Il nous arrive d'entendre « *Dieu est un cochon* », et quand l'enfant va chez son père, il peut entendre de lui : « *ta mère est une pute...* »

Nous verrons dans les pages suivantes des exemples.

L'enfant souffre de l'absence du père, il a une image idyllique de son père avec qui il ne vit pas, mais le jour de la rencontre, ça ne se passe pas forcément comme il l'avait imaginé, alors déception, agressivité, il va se mentir à lui-même en parlant de son père, avec les copains, la catéchiste, d'une façon positive.

La prise de contact

Avec tous, le premier travail est de partir de ce qui les fait vivre, de ce qui les rend heureux, de ce qui les préoccupe en étant à l'écoute, de ce qui fait leur joie ou leur tristesse. Cela est perceptible dès la prise de contact. Un soir de catéchèse, les enfants étaient excités et par petits groupes, parlaient de l'entretien qu'ils avaient eu avec le psychologue et les éducateurs à propos de leur relation garçons et filles. Le premier quart d'heure de la rencontre, nous leur avons offert la possibilité de partager ce qui les préoccupait. Ils nous ont dit que les garçons allaient

dans les chambres des filles alors que c'était défendu et qu'il y avait des punitions... Il était impossible de faire passer une parole ce soir là, si nous sautions à pied joint sur cet événement qui leur prenait toute la tête. Ce n'est que progressivement que nous leur ferons découvrir que Dieu les aime et que Jésus est venu nous parler de Dieu son Père.

2. La catéchèse et la pédagogie spécialisée

a) Avec les enfants placés dans des instituts avec une équipe éducative.

Le souci de nos équipes de catéchistes est de donner aux enfants le « goût de Dieu », de leur faire découvrir que Dieu les aime et qu'ils se sentent aimés par Lui. Nous considérons l'enfant avec respect et nous ne forçons pas la porte le jour où ce n'est pas possible parce qu'il n'est pas disponible à l'ouverture.

Elodie

Elodie, douze ans, est inscrite au catéchisme par sa mère, et elle ne veut pas venir, elle est présente à la première rencontre et refuse de répondre

à toute parole qui lui est adressée. Elle dit devant tout le groupe son refus de venir.

– Je lui dis : « *Elodie, tu as tout à fait le droit de choisir de venir ou de ne pas venir. Tu es assez grande pour savoir ce que tu veux, si un jour tu veux revenir la porte reste ouverte* ».

Avant de quitter le lieu et sur le parcours jusqu'à l'institut elle me dit : « *je choisis de revenir aux autres rencontres* ».

Le témoignage de Jésus

Jésus Dieu fait homme, mort et ressuscité, nous dit l'immense amour du Père. Dieu dans son infini respect envers l'homme nous laisse libres de répondre à cet amour. Son Fils est venu nous révéler Dieu Père et Sauveur pour tous les hommes. Jésus a témoigné d'un Père proche, qui nous invite à regarder les plus petits.

« *Je vous le déclare, chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits, qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait!* » Mt 25, 40.

Jésus manifeste la tendresse de Dieu en allant à la rencontre des hommes et des femmes, le plus souvent par des rencontres personnelles. Jésus vient à nous.

Jésus est fils du Père. Mais qui est-il ? Ne faut-il pas s'approcher de lui pour mieux le connaître et découvrir sa relation intime avec son Père « Abba ». Sa parole, c'est la parole qu'il a entendue auprès du Père, elle se vit dans l'Esprit. Jésus révèle le Père par sa vie, ses paroles, ses actions.

Quand les disciples demandent à Jésus : « *Apprends-nous à prier* », Jésus leur dit : « *quand vous priez dites « Notre Père »* ».

« *Dieu, personne ne l'a jamais vu ; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître* » Jn 1, 18.

« *Seigneur montre-nous le Père, cela nous suffit* » Jésus répond : « *Il y a si longtemps que je suis avec vous, et tu ne me connais pas, Philippe ! Celui qui m'a vu a vu le Père* ». Jn 14, 8-10.

« *Tout ce que vous demanderez au Père en mon nom, il vous l'accordera. Ce que je vous commande, c'est de vous aimer les uns les autres.* » Jn 15, 16-17.

Comment nommer Dieu ?

Avec ces enfants, nous ne parlons presque jamais de Dieu Père, nous ne pouvons le nommer

ainsi. L'expérience des enfants est trop souvent négative par rapport à leur père naturel. Avec le temps, la patience, nous parlerons de la présence de Dieu, de la bonté de Dieu, de la tendresse de Dieu, de l'amour de Dieu, de la gratuité de Dieu, du pardon de Dieu.

L'évangile est rempli de faits où Jésus se manifeste ainsi :

La présence de Dieu : L'appel des disciples
« *Jésus gravit la montagne, il appela ceux qu'il voulait... il en institua douze pour qu'ils soient avec lui et pour les envoyer prêcher.* » (Marc 3, 13-14).

La bonté de Dieu : Zachée
« *Zachée descends vite : aujourd'hui il faut que j'aie demeurer chez toi.* »
– Zachée : « *Voilà, Seigneur : je fais don aux pauvres de la moitié de mes biens...* » (Luc 19, 6-8)

La tendresse de Dieu : Bartimée
« *Jésus, Fils de David, aie pitié de moi !* »
« *Que veux-tu que je fasse pour toi ?* »
L'aveugle répondit « *Que je retrouve la vue.* »
Jésus dit : « *Va, ta foi t'a sauvé.* »

Aussitôt, il retrouva la vue et il suivait Jésus sur le chemin. (Mc, 10, 47...)

L'amour de Dieu : La femme adultère

« *Moi non plus, je ne te condamne pas. Va, et désormais, ne pêche plus* » (Jn, 8, 11)

La gratuité de Dieu : La Samaritaine

« *Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait? Ne serait-il pas le Messie ?* » (Jn 4,29)

Le pardon de Dieu : Le fils prodigue

« ... Il partit pour aller chez son père... *Père, j'ai péché contre le ciel et contre toi. Je ne mérite plus d'être appelé ton fils... Mais le père dit : Vite, apportez le plus beau vêtement pour l'habiller. Mettez-lui une bague au doigt et des sandales aux pieds ...* » (Luc 15, 20 ... 23)

A travers ces différents textes, nous essayons de faire découvrir aux enfants ce qui a changé dans la personne que Jésus a rencontrée, de leur faire saisir tout le chemin intérieur que cela demande et fait faire.

Zachée

Prenons l'exemple de Zachée.

Les moyens les mieux adaptés pour interioriser la Parole de Dieu pour ces enfants, c'est de faire un mime avec eux, ou le visuel.

Expérience avec les diapos : lecture lente du texte en même temps que le passage des vues. Les enfants se reconnaissent bien dans Zachée qui était petit, il grimpe dans un arbre pour voir Jésus dont on parle beaucoup. Il veut voir, et c'est Jésus qui vient à lui. « *Zachée, descends vite, aujourd'hui je veux demeurer chez toi.* » Nous reprenons la phrase et maintenons la vue plus longtemps. Zachée accueille Jésus. Jésus l'a regardé, l'a aimé, s'est invité... Zachée devient autre : « *Si j'ai fait du tort à quelqu'un, je lui rendrai le quadruple...* »

Voilà le moment difficile pour l'enfant : saisir, comprendre, reconnaître que nous aussi, nous avons des comportements à changer.

Que Jésus aille manger chez un voleur, cela ne leur pose pas trop de problème ; un enfant dit : « *Jésus aime tout le monde* ». Que Zachée rende plus qu'il n'a volé, cela est difficile, certains sont atteints dans leur propre expérience.

L'évangile est rempli de faits où Jésus se manifeste ainsi.

La femme adultère

Ou encore la femme adultère :

Dans le coin prière, nous avons dit aux enfants :

voici l'histoire d'une femme que des pharisiens ont amenée à Jésus. Dans un silence étonnant, nous avons lu à deux voix, comme si l'histoire se passait aujourd'hui, le récit de cette femme condamnée à mort parce qu'elle avait commis l'adultère.

Beaucoup d'enfants font l'expérience avec leurs parents de plusieurs hommes ou plusieurs femmes.

Lorsque Jésus relève la tête et dit à la femme : « *Personne ne t'a condamnée* » – « *non, Seigneur* » – *Moi non plus, je ne te condamne pas, va mais ne pêche plus* ».

À la fin du récit, quelques enfants avec émotion ont dit : « *Qu'est-ce qu'elle est belle cette histoire* ». Plusieurs mois après, ils s'en souvenaient encore...

La relation père/fils, Père/Fils, ne peut se vivre qu'à travers l'amour. Nous essayons d'abord de faire connaître Jésus, l'ami, le confident avec qui l'on peut tout partager. Jésus est venu nous dire que nous étions tous aimés de Dieu son Père. Nous leur affirmons que Dieu les aime, parce que nous-mêmes, nous nous savons aimés.

Jésus a prié Dieu son Père, il avait une relation filiale avec son Père « *Abba* », une relation de confiance. Notre Parole passera si les enfants sentent que nous les aimons, que nous sommes là pour eux et

rien que pour eux, si notre parole sonne vraie, si elle a pris sa source dans le silence de la prière. Nous cherchons à donner aux enfants le goût de Dieu pour leur permettre de devenir curieux de Dieu.

Thomas

Thomas, d'une famille recomposée, que l'équipe de catéchèse retrouve tous les quinze jours, me dit un soir, sur le parcours que nous faisons à pied entre l'institut et la salle de caté :

– « *Edith, est-ce qu'on peut prier pour mon père ce soir ?* »

– « *Bien sûr Thomas, que se passe-t-il ?* »

– « *Ce week-end, je suis allé chez lui et il m'a dit qu'il ne voulait plus me voir et qu'il souhaitait ma mort.*

– « *Thomas es-tu sûr que ton papa a dit cela ?* »

– « *Je t'assure, Edith, c'est cela qu'il m'a dit, et je voudrais qu'on prie pour lui.* »

Nous avons prié pour le papa et repris le refrain que les enfants aiment bien :

« *Je t'ai appelé par ton nom. Tu comptes beaucoup à mes yeux. Tu es précieux pour moi. Car je t'aime.* »

Thomas aime son père et celui-ci ne le lui rend pas, il est même rejeté, mais il croit qu'en priant, il peut y avoir un changement. Il parle avec Jésus, il lui confie ses peines et ses joies.

Dieu est là comme un père au fond de son cœur, même si Thomas n'a pas encore tout à fait découvert que c'était lui.

Julien

Toujours dans le même centre, au cours d'une autre rencontre, Julien est instable, violent, intelligent et plein de cœur. Il se manifeste par des prises de paroles grossières, des gestes violents, bref, mal dans sa peau, difficile à canaliser.

Nous nous installons en petits groupes, il me demande une feuille de papier, il dessine et gribouille, et me rend la feuille.

Je déchiffre : « *si je suis comme cela, c'est parce que je n'ai pas vu mon père depuis que je suis tout petit* ».

Le texte partagé ce jour-là était : « *L'Esprit du Seigneur est sur moi ; il m'a envoyé porter la Bonne Nouvelle aux pauvres, annoncer aux prisonniers qu'ils sont libres, et aux aveugles qu'ils*

verront la lumière... Cette parole que vous venez d'entendre c'est aujourd'hui qu'elle s'accomplit ». Luc 4, 16-22.

Julien, que sait-il, que connaît-il de son père ? Il est en prison, loin. Julien marmonne, « *Bonne nouvelle, Bonne nouvelle, tu parles !* ».

A travers son dessin et ses mots, j'ai senti l'absence de son père comme un manque, il peut difficilement être accueillant à la Bonne Nouvelle. Il parle de Dieu plutôt grossièrement, mais que se cache-t-il au plus profond de son cœur ?

Un des points forts de cette pédagogie, c'est que tout ce travail avec les enfants est vécu en équipe de catéchistes, il n'est pas pensable, sauf impossibilité, de prendre un groupe toute seule. La réflexion, la préparation, la rencontre, l'évaluation se fait ensemble.

b) Les enfants lourdement handicapés.

Dans la plupart des cas, à la différence des exemples donnés précédemment, l'enfant quand il a été accepté, apprivoisé dans sa famille, est très aimé et il le rend bien.

La plupart du temps, c'est avec un mot ou des phrases très courtes que nous allons annoncer la

Bonne Nouvelle. Dans la rencontre avec ces enfants, ce qui va les marquer, c'est le beau dans la préparation de la salle, un espace qui sera toujours le même avec des objets qui leur parlent. Des objets qui sont et qui deviendront pour eux un symbole : la croix, la lumière, la nappe, l'eau, une image de Jésus...

Ils expriment leur joie de se retrouver pour un temps ensemble. Un thème pour toute l'année sera exploité sous différentes formes, un même symbole sera présent à chaque fois pour faire le lien avec la fois précédente. Le baptême a été retenu comme thème pour les rencontres de l'année. A la première rencontre se trouvera dans la pièce une vasque, mise en valeur avec de l'eau ; elle se trouvera toujours présente dans la pièce aux rencontres suivantes, mais exposée différemment ; si le symbole du jour est la lumière, c'est celui-là qui sera mis en valeur. Durant toute la catéchèse de cet enfant, qui peut commencer à 6-8 ans et vivre dans le même groupe jusqu'à 18-20 ans, nous ne parlerons pas de Dieu Père mais de Jésus qui nous aime, de Dieu qui nous aime. Malgré leur handicap, nous faisons l'expérience que ces enfants ont une relation à Dieu plus proche que beaucoup

d'entre nous. Ces enfants et ces jeunes sont très naturels et spontanés, ils sauront exprimer avec un mot, un geste, un regard ce qu'il y a au profond d'eux mêmes.

Lorsque le jeune, selon son handicap, rentre dans un CAT*, il va passer dans la condition de travailleur et va faire partie du monde des adultes. Il lui sera proposé des rencontres chrétiennes et son chemin vers Dieu Père et le St Esprit va se développer ; à sa demande ou à celle de ses parents ou des animateurs accompagnateurs ou éducateurs, il pourra cheminer vers la confirmation, qui sera une nouvelle étape pour sa vie propre.

3. Ce qui motive ma présence auprès de ces enfants

Lorsque ce service m'a été demandé, j'ai répondu oui dans un acte de foi. J'ai eu à vaincre mes peurs du handicap. Je n'avais aucune préparation, aucune formation spécifique pour cette tâche.

*Centre d'Apprentissage par le Travail

Mon souhait, en venant en Savoie, était d'être proche des petits. Et voilà qu'il m'était proposé d'annoncer la Bonne Nouvelle à des « petits », enfants, ados, jeunes... que je n'aurais sans doute pas choisis si on ne m'y avait appelé.

Cela a changé quelque chose dans ma foi et enrichi mon engagement dans la vie religieuse. J'étais envoyée à ceux que je n'avais pas choisis.

Avant une préparation, une rencontre, je confie à l'Esprit ce temps dont je suis l'instrument et qui ne me donne aucune certitude sur ma parole, mais je sais que l'Esprit est là et que l'enfant qui a le cœur ouvert, recevra de Celui-ci ce qu'il est capable d'accueillir. « *L'Esprit vient en aide à notre faiblesse, car nous ne savons pas prier comme il faut, mais l'Esprit lui-même intercède pour nous en gémissements inexprimables.* » Rm, 8,26.

Après, dans le cœur à cœur avec Dieu, le silence de la prière, je confie à Dieu chacun de ces enfants rencontrés avec ses limites, ses souffrances, et je rends grâce pour une parole de joie, un temps passé ensemble.

Dans les rencontres avec les plus handicapés, je suis atteinte profondément. Leur handicap est difficile à accepter au premier abord ! Mais leur sourire, leur attente d'une rencontre, leur regard, la simplicité de leurs mots pour dire Dieu, tout cela me

touche, et même me transforme. C'est difficile à exprimer, cela se vit...

A force d'approcher tous ces enfants, ces jeunes abîmés par la vie, je me dis et nous nous disons : « *que vont-ils devenir ?* »

Comme tout un chacun, il m'arrive parfois de douter de leur avenir et de me poser la question : où est-il Dieu ? Que fait-il pour eux ?

Je reprends la Parole de Dieu et médite ce chemin qu'ont fait les hommes de l'Ancien Testament dans la foi ; puis la venue de Jésus, manifestant le Père et vivant de son amour, comme nous l'ont transmis les apôtres et comme nous devons le faire à notre tour, aujourd'hui, pour que tous découvrent qu'ils sont aimés du même amour.

Je repars fortifiée par la Parole : « *Vous n'avez pas reçu un esprit qui vous rende esclaves et vous ramène à la peur, mais un Esprit qui fait de vous des fils adoptifs et par lequel nous crions : Abba, Père.* » Rm 8, 15.

Pour conclure, j'emprunterai ce passage de saint Paul en 1 Co, 3, 5-8.

« *Chacun agit selon les dons que le Seigneur lui a accordés. Moi, j'ai planté, Apollos a arrosé, mais c'est Dieu qui fait croître. Ainsi, celui qui plante n'est rien, celui qui arrose n'est rien, Dieu seul compte, lui qui fait croître.* »

Paternité de l'homme, Paternité de Dieu

Roger PHILIPPE

Roger PHILIPPE chemine de longue date avec la Mission de France. Ordonné prêtre, il a fait ensuite la connaissance d'une réfugiée vietnamienne avec laquelle il s'est engagé dans le mariage. Elle était déjà maman d'une fille adoptive. Il nous dit comment sa foi a été transformée dans cette situation nouvelle.

Quand la LAC m'a proposé de m'exprimer sur ce thème, je n'ai pas voulu me récuser. On ne peut pas que recevoir, il faut bien faire l'effort de donner. Et la foi ne vit-elle pas que partagée ?

Depuis, je gamberge, je gribouille, je note, je tapote. Des bouts de papiers éparés – il m'arrive de griffonner la nuit – que je remâche à mon ordinateur. Il n'y aurait plus qu'à « couper », « copier » ou « coller ». Dans tous les sens. Comme dans le

kaléidoscope, jamais une image ne se fixe. Il faut renoncer à faire de l'homme-père une image d'un Dieu-Père. Convaincu, en plus, que : « *dès que l'on se met à parler de Dieu, ce n'est déjà plus de Dieu que l'on parle.* » (Jules Lagneau, cité par J. Julliard dans le Nouvel Obs.)

« Et s'il nous arrive de lui donner un nom... nous recourons à de beaux noms, afin que la pensée puisse y prendre appui, sans s'égarer ailleurs... C'est par grâce divine et par le Logos

seul qui vient de Dieu que l'on peut concevoir l'Inconnu. » (Clément d'Alexandrie, cité par J. M. Ploux dans la LAC n° 191 p. 25.)

Je pourrais conclure par :

*Je crois « en Dieu le Père tout puissant
(pas la puissance des «puissants »).*

Créateur du ciel et de la terre,

Et en son Fils Jésus-Christ...

Je prie « Notre Père, qui es aux cieux... »

Je vais essayer de dire un peu plus que ce bon résumé de notre foi.

Dans l'exercice de la paternité humaine, mon expérience est limitée, personnelle et bien particulière. Ma foi la marque, à sa mesure ; peut-être qu'elle met comme l'empreinte de Dieu sur ma paternité, elle croit en sa présence. Dans mon intimité il y a parfois comme une connivence, une joie ou une angoisse partagée.

Il n'y a jamais confusion. Je peux dire un peu de la paternité de l'homme. Seul Dieu peut dire sa paternité, il l'a fait à travers Jésus-Christ. L'Esprit qui nous fait saisir un peu de ce mystère, n'évite pas de passer par le langage de notre expérience.

Etre Père : quelle expérience j'en ai ?

Avant d'être appelé « papa », pendant près de vingt ans, j'ai d'abord eu droit au titre de Père. D'autres, mieux que moi, pourront parler de cette paternité que la communauté chrétienne reconnaît à ses prêtres. Cette appellation me plaisait mieux que tout autre, parce qu'elle n'est pas qu'un titre, un terme de respect, même si affectueux. C'est plus agréable à entendre que : Monsieur l'Abbé. Bien que ce terme araméen en suggère mieux le symbolisme. Le prêtre est ministre de la paternité de Dieu. Il l'actualise en transmettant Sa Parole et sa Vie. Par les sacrements il enfante, il fait le corps et le sang, il donne l'Esprit, il accorde le pardon.

Dans mon quotidien de prêtre-ouvrier, ce nom n'avait pas sa place, sinon, parfois, avec un brin d'ironie, dans le « mon Père » dit avec l'accent ; comme une référence à un autre monde, un clin d'œil à mes croyances. Là aussi d'autres peuvent dire comment la Mission c'est être en mal, en attente de paternité, de faire naître la foi.

Cette paternité dont je n'ai plus le droit de me prévaloir, je m'en sens toujours redevable.

J'ai accepté de vivre une autre paternité, celle des hommes, parce qu'un jour, par une femme que

j'aimais, un enfant me fut apporté. En tant que « Père spirituel » ! je l'avais encouragée pour cette adoption. Pour cette enfant qui trouvait une mère, allais-je refuser d'être père ? C'est parce que je ne me suis pas récusé que, quatre ans plus tard, après bien des tergiversations, nous nous sommes mariés.

Père, je ne le suis pas par le sang, mais par option, adoption. Mon enfant n'est pas née de moi, elle m'a été donnée, abandonnée par un homme qui n'a pas assumé son acte créateur, de même que sa mère naturelle. On sait combien est fort ce lien de la chair qui pousse tant d'enfants – pas encore chez nous – à retrouver leurs parents d'origine. Il est de l'ordre de la nature. L'acte géniteur de tout être vivant sexué le fait père ou mère. Ce n'est pas mon cas. Ni celui de Dieu. Même reconnu comme Créateur, il laisse tout pouvoir à l'homme, dans son rôle de pro-créateur. Dieu ne peut être que père adoptif des enfants que les hommes font en toute liberté, présumée. Les hommes ne font pas des enfants pour Dieu. Ils les font par l'instinct qui perpétue l'espèce, par la volonté de se prolonger personnellement, par l'amour du couple. Un ami m'a confié qu'il avait voulu un enfant pour qu'il soit la synthèse réussie, l'unité aboutie de leur couple... Ces motivations du départ, respectables,

amènent les parents à élever, soigner, éduquer, former, orienter l'enfant. Le déterminisme n'est jamais absent de ces sollicitudes, au moins comme un rêve de son avenir. L'enfant est d'abord vu comme « son » œuvre, « sa propriété ». La vie se joue le plus souvent de ces projets, mais pas sans peines ni dommages. Je ne crois pas en un Dieu qui pourrait imposer une telle dépendance, et, se prévalant de sa Paternité, déterminer une vie humaine. Dès sa naissance l'enfant est libre, autre que celui à qui il doit la vie. Cette conviction tient à ma foi en l'homme. Ce qui ne veut pas dire que je me démetts de mes responsabilités nourricières, éducatives, etc., de père, que j'ai assumé mon rôle sans projets, sans espoirs, sans principes ni valeurs. Et je me suis efforcé de les faire reconnaître, j'ai bien dû même parfois les imposer. Mais plus en accompagnateur d'un devenir indépendant que promoteur autoritaire. On est père (et mère; que ce soit entendu, je ne sépare jamais l'un de l'autre) en cheminant avec son enfant sur une route qui est la sienne et qui forcément nous apparaît comme inconnue, incertaine, dangereuse et parfois mauvaise, mais jamais sans but. Un cheminement qui commence, main dans la main, et où des distances se creusent, parfois inquiétantes.

Ne jamais rompre les liens, ne jamais fermer une porte, attendre. N'est ce pas là le père de la parabole : le père qui a tout donné et qui donne encore par-dessus, qui par-donne. C'est simplement un amour paternel, un amour qui associe deux êtres bien distincts, par l'affection, la solidarité, le respect et qui les fait père et fille, fils et mère. L'amour qui fait devenir père de l'enfant prodigue, la joie du père qui pardonne ne peut être égalée que par celle de l'enfant pardonné. (Et combien grande la douleur de celui qui ne trouve pas ce pardon auprès de sa Mère !...).

J'ai aussi appris que j'étais père parce que j'étais reconnu comme tel, jusque dans l'affrontement, voire le rejet. Et Dieu, peut-il être père si l'homme ne le reconnaît comme tel ? en lui donnant sa foi, fût-ce dans la révolte. Le fils fait le père, autant que le père fait le fils.

Comme père croyant, j'ai aussi à proposer ce Père à adopter dans la foi. Nous l'avons fait plus par le témoignage d'une vie qui faisait beaucoup de place à Dieu (au religieux) que par l'entraînement à des pratiques. C'est loin d'être abouti. On peut toujours se dire que nul n'est prophète en son pays. Il y a aussi que toute foi est située dans un environnement, une culture qui est propre et qui,

pour nous, conteste assez radicalement une Société dont les promesses et l'attrait captivent les jeunes. J'espère que l'Esprit sait mieux que nous faire découvrir le Père qu'il faut aux enfants de demain.

Et maintenant que je suis grand-père. Je suis, comme le voient les peintres, le vieil homme à la barbe fleurie (sans barbe) qui flotte sur un petit nuage. Quelle joie de plonger ses yeux fatigués dans un regard lumineux, vif et rieur, de sentir dans sa grosse patte une petite main douce, confiante, abandonnée ! J'entrevois le Royaume, et je rêve qu'il n'y aura plus de fils crucifié. Surtout pas pour la gloire ou l'apaisement du courroux d'un Père.

En conclusion, mon expérience humaine de père me donne une façon de comprendre le « *Notre Père* » plus comme un idéal du père que je devrais être, qu'une image, une reconnaissance de la paternité de Dieu. C'est moi qui dois assurer le pain quotidien, tout ce qui est nécessaire à cet enfant pour devenir un adulte. C'est à moi de pardonner, toujours, et à inviter à pardonner, pour que l'amour triomphe. C'est à moi d'être le veilleur devant le mal qui se fait de plus en plus tentateur. Heureux si je suis reconnu, appelé du nom de père, respecté et aimé comme tel !

Mais alors qui est-il ce Père qui est aux cieux, que je prie de m'apprendre à être un bon père sur la terre ?

Le Père et son fils Jésus-Christ

Seul Dieu peut parler de Dieu, par l'Esprit et son Verbe. Et pour cela, celui-ci est devenu fils dans la chair. Il sait, il comprend très tôt que Dieu est son Père aux cieux : « *Ne savez-vous pas que je dois être aux affaires de mon Père.* » Lc 2.49. Il fait la différence d'avec sa parenté de la terre; sa mère est bien Marie, son père, fût-il adoptif, Joseph et son ancêtre David, « selon ce qu'on croyait », Lc 3.23. Mais cette parenté, elle doit s'inscrire dans une autre : « Quiconque fait la volonté de mon Père, dans les cieux, lui est mon frère et ma sœur et ma mère. » Mt 12.50. Dieu est bien ce Père, aux cieux. Il nous le fait savoir par l'Esprit qui descend sur Jésus, à son baptême : « *Tu es mon Fils; moi, aujourd'hui, je t'ai engendré.* » Lc 3.22. Jésus se reconnaît Fils de ce Père. Il s'oppose à ce que ce soit proclamé, surtout par les esprits mauvais. Pour éviter la confusion, l'utilisation perverse d'un titre qui pourrait entraîner une adhésion inconsidérée ou une condamnation pour blasphème prématurée ? Il faut du temps à la foi, à l'Esprit pour que cette reconnaissance soit sans

équivoque, « *révélation* », qui ne vient « *ni de la chair, ni du sang* » Mt 16.17. Et ceux qui ont eu cette révélation doivent rester discrets. Jésus ne me semble pas privilégier cette révélation. Il ne nous a pas laissé une biographie, voire une hagiographie de Dieu. Plus que ce qu'il est, il nous dit qu'il est. Et, s'il le nomme père, c'est plus pour signifier un mode de relations à image humaine qu'une identification à une réalité constitutive de la personne divine. J'oserais dire que si Jésus avait été femme, il aurait pris les accents du Cantique des Cantiques pour parler de l'Époux. Dire Dieu Père (ou Époux) c'est le dire proche, prochain ; celui qui s'approche de nous au bord du chemin. Un Père, ce n'est pas un potentat, un seigneur et maître tout-puissant, imposant son dessein et dont la colère fait trembler. L'homme est alors vu comme serviteur, esclave. Un père c'est quelqu'un qui a, en face de lui, un fils, des fils à qui il a donné vie. Quand ces fils se reconnaissent librement tels, se nouent des liens presque d'égalité : « *vous êtes des dieux !* ». Avec le risque de se faire un Dieu pour combler le besoin d'une fusion que nous n'arrivons pas à réaliser avec nos semblables. Rien ne me garantit que mon acte de foi, n'est pas un acte d'illusion, sinon la paix et la

lumière qu'il m'apporte, le fait de pouvoir le partager avec des frères. Le chemin de ma foi, c'est Jésus qui donne ce sens à Dieu, qui lui donne un « cœur », un cœur de père, un cœur de chair. Les liens qui unissent Jésus à son Père me semblent plus d'amour que de devoir. La volonté du Père que fait le Fils ne peut être que d'amour, pas un projet déterminé d'en haut. Liens dans la liberté réciproque. Comment comprendre autrement la parabole du père et de l'enfant réconciliés, Lc 15, que je ressasse si volontiers, qui est ma consolation, mon espérance, mon idéal d'amour de père. En cette parabole culmine, pour moi, tout ce qu'a pressenti Jean, le bien-aimé, des rapports entre le Père et le Fils.

Jean nous fait entrevoir la profondeur de cette relation et explicite ce qu'engage cette filiation. C'est la communion, l'unité parfaite. Tout vient du Père et tout est au Fils. Ils n'ont qu'une seule volonté. La connivence est totale. A nous de découvrir cette volonté du Père, de comprendre son « autorité », dans la discrétion de son Amour. Comme Philippe, j'aimerais mieux qu'on me montre ce Père, au moins qu'on m'en parle clairement, qu'on me le représente. Je connais la réponse : « *Qui me voit, voit le Père.* » C'est Jésus-

Christ qui est l'image du Père, la vraie, la seule. Mais à laquelle nous pouvons devenir ressemblants, puisque ce Père est aussi notre Père. Jésus dit bien : « *votre Père, qui est aux cieux* » ; qui voit, sait, donnera, etc. Ce Père ne peut avoir qu'une volonté, que nous devenions fils, comme Jésus : librement, dans la foi, le reconnaître comme « notre » Père. C'est à quoi travaille l'Esprit que nous envoie, comme promis, le Fils, le Premier-Né, rené, ressuscité dans la vie éternelle du Père. Pour un père, pour un homme, que peut-il rêver de mieux comme aboutissement de sa paternité ? Pour son enfant, comme pour lui, le bonheur éternel. « *Or telle est la vie éternelle : qu'ils te connaissent, toi, le seul véritable Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ.* » Jn 17.3.

Nous ne sommes pas au bout du chemin, et nous y marchons souvent dans la pénombre, sinon dans les ténèbres. Cette parole est aussi pour moi : « *vous ne connaissez ni moi, ni mon Père* », Jn 8.19, et cette autre qui confirme qu'il ne faut pas confondre la paternité de Dieu avec celle de l'homme : « *Qui aime père ou mère plus que moi n'est pas digne de moi.* » Mt 10.37. Alors, que ma fille et ma petite fille croissent dans ce sens ! De toute façon, je diminue.

Le Notre Père, la prière des frères

Pierre CHAMARD-BOIS

Pierre CHAMARD-BOIS est formateur en informatique. Il est également au service de la Formation permanente du diocèse de Brest. Il est père de famille et fait partie, avec son épouse, de l'Association Galilée. Il relit ici le Notre Père.

Ces quelques réflexions à propos de la grande prière chrétienne n'ont d'autre ambition que d'essayer d'en éclairer l'un ou l'autre aspect dans son contexte d'utilisation contemporain. Que peut-elle produire ou faire surgir chez ceux qui en font le fondement de leur prière ?

Les paroles du Notre Père telles que nous les prononçons dans nos liturgies, dans le secret de nos

alcôves ou lors de nos rencontres entre croyants sont le fruit d'une traduction œcuménique qui date des années 60. Les évangiles nous proposent deux versions du Notre Père, l'une en Mt 6, 9-13, l'autre en Lc 11, 2-4. C'est la première qui, traditionnellement, constitue la base de la prière. Après avoir examiné le contexte dans lequel elle se trouve insérée dans l'évangile de Matthieu, nous exami-

nerons le sens qu'elle peut prendre pour nous aujourd'hui.

Un Père qui voit dans le secret

Le début du chapitre 6 de Matthieu présente trois pratiques traditionnelles de la justice : l'aumône, la prière et le jeûne. Ce qui fait question, c'est la manière de la pratiquer. Sont opposées une manière publique, qui vise une reconnaissance de la part des autres, et une manière secrète, où la seule reconnaissance semble être celle du Père. Ainsi le texte focalise sur celui ou celle qui pratique la justice plus que sur le comment ou le pourquoi de cette justice : par qui et comment est-il reconnu, puisque, apparemment, reconnaissance il doit y avoir ?

Le Père a la caractéristique de voir dans le secret, un secret décrit comme l'ignorance de la main gauche quant à ce que fait la main droite, comme la chambre intérieure où l'on doit se retirer pour prier ou encore comme le camouflage aux autres de l'état de jeûne. On peut certes entendre là une mise en garde de la pratique d'une justice en vue seulement d'une valorisation sociale de celui qui en est l'auteur. Cependant, l'insistance sur la

capacité du Père à voir dans le secret conduit à s'interroger sur la nature de cet espace secret. La question n'est pas tant de devenir un clandestin de la pratique de justice, que de la référer au Père, ce qui semble ne pas pouvoir se faire dans le monde connu de tous. Cette référence n'est pas du domaine public, elle apparaît là où seul le regard du Père peut pénétrer.

Il y a donc un lieu qualifié de secret où le Père voit ce qui n'est pas accessible à tous et qui pourtant est décisif pour la qualité de la justice pratiquée. D'une certaine manière, le texte nous dévoile qu'il y a du voilé, que ce qui se distingue dans l'espace public, sous le regard des autres, ne peut faire comprendre le plus important, voire que cela conduit à l'illusion qu'on pourrait s'auto-définir par ses œuvres de justice. Le juste n'est pas définissable par ce qu'il fait, mais par ce qu'il est : la chambre secrète, lieu privilégié du rapport au Père, signale une coupure nécessaire avec les autres humains. Cette coupure n'est pas un isolement dans la solitude, mais une opération décisive à entreprendre sous le regard du Père, pour naître à la condition de fils, fondement de la condition de juste.

La prière donnée par Jésus est paradoxalement une prière faite pour être dite collectivement, puisque le Père y est qualifié de *notre* dès le début. Le texte biblique invite donc à comprendre comment cette prière collective est à prononcer depuis la chambre intérieure de chacun, depuis ce lieu où le regard de l'autre est d'abord regard de l'Autre. Le rapport aux autres est proposé dans le Notre Père selon un autre régime : non plus celui de la reconnaissance par le regard, mais par la remise de dette.

Notre Père sait ce dont vous avez besoin

Le verset 6,7 met en garde contre la prière qui consisterait à rabâcher comme les païens. L'allusion à ces derniers est curieuse : ils sont définis comme des gens de l'excès de demande, comme s'il convenait de demander plus pour avoir un petit quelque chose. L'intensité du désir ou la vérité de la demande ne se mesure pas à la multiplication ou à la répétition des demandes. En effet il ne s'agit pas de confondre la demande avec l'objet de la demande. Le texte précise que le Père sait ce dont on a besoin avant même que la demande ne lui en soit faite. Cela relativise immédiatement le contenu de la prière : ce qui compte, c'est qu'il y ait

prière et non des choses à demander. Cependant, il n'y a pas de demande articulable sans objet de demande. La question est alors de demander ce dont on a réellement besoin, qui n'est sans doute pas encore connu du demandeur alors que le répondant le connaît déjà. Il s'agirait de désirer ce qui va être donné. Prier consisterait donc à se préparer à recevoir ce qui est bon et que nous ignorons encore ou, en d'autres termes, à s'ajuster au désir de l'autre, désirer son désir, lui qui me connaît mieux que ce je puis connaître de moi.

Nous allons voir que les demandes présentes dans le Notre Père sont de trois ordres, dont aucun n'est simplement assimilable à une demande de quelque chose. Mais avant cela, à qui nous adressons-nous ?

Notre Père, celui qui est dans les cieux

Parler de Dieu en évoquant sa paternité n'est guère original dans les différentes religions actuelles ou passées. Certains pensent même y reconnaître un caractère universel de l'anthropologie religieuse. Évidemment, selon les civilisations, les structures religieuses ou sociales, le contenu existentiel de la notion de paternité, peuvent varier.

Mais en général, la figure paternelle est invoquée pour répondre aux angoisses des humains, pour combler les manques ressentis dans leur existence. Nous ne développerons pas ici la dimension psychologique liée à cette notion. Nous allons plutôt examiner une certaine originalité de l'utilisation de cette métaphore paternelle dans le Notre Père.

Dans le premier testament, Dieu n'est appelé Père que très exceptionnellement. On le trouve essentiellement dans la littérature sapientielle, tardive. Cependant, le thème de la paternité y est présent dès le livre de l'Exode à travers l'image d'Israël comme fils. Par exemple, Dieu s'adresse à Moïse pour lui dire : “ *Tu diras à Pharaon : ‘Ainsi parle YHWH, Israël est mon fils premier-né. Je t’ai dit, laisse partir mon fils pour qu’il me rende un culte’.* ” (Ex 4, 22). Mais Israël a toujours répugné à appeler Dieu du nom de Père, sans doute pour éviter toute confusion avec certains peuples environnants pour qui Dieu était le père quasi biologique de l'humanité. La paternité de Dieu pour le peuple est une paternité de créateur, d'alliance et d'élection. Dans quelle mesure y a-t-il continuité et rupture de cette conception de la paternité divine dans le Nouveau Testament ?

Dans le Notre Père, le mot Dieu n'apparaît pas. La prière ne commence pas comme beaucoup de prières dans différentes religions : *Dieu, toi qui es notre père...* Subtile différence ? Peut-être, mais qui peut en dire long : la paternité de Dieu n'est pas dans la prière chrétienne un attribut de Dieu. Dieu n'est pas le père idéal, celui qui est maître, auteur de la vie, puissant, sage, juge. Le mot Père ne vient pas qualifier le mot Dieu, mais vient à sa place. Dieu n'est pas comme un Père, il est Père. C'est la différence entre la comparaison et la métaphore : cette dernière propose une autre dénomination en lieu et place d'une première dénomination. Elle permet un changement de registre qui instaure celui qui prie dans un autre rapport à celui qu'il invoque. Cette hypothèse est renforcée par l'expression : “ *celui qui est dans les cieux* ”. A quoi bon une telle précision, si on sait de prime abord qu'on parle de Dieu ? Qui le confondrait avec le père humain ? La précision suggère qu'il pourrait y avoir confusion avec la paternité humaine. Admirable façon de dire à la fois l'infinie proximité avec une expérience humaine et la différence radicale.

En effet, il n'y a que le Fils qui peut appeler Dieu Abba, Papa. Mais, par lui, les humains

peuvent s'adresser à quelqu'un qui peut être interpellé Père, si ce n'est à préciser immédiatement son " utopie ", son non-lieu (les cieux ne sont pas le ciel, évoqué plus loin en juxtaposition avec la terre, mais un lieu non repérable, où se tient le Père).

Faut-il dire alors que Père est le nouveau nom de Dieu ? Cela est tentant, car cela permettrait d'échapper à tout ce que peut contenir de " païen " le terme de Dieu, auréolé d'attributs anthropomorphes de perfection. En proclamant " que ton Nom soit sanctifié ", l'orant renonce pour une part à cette possibilité. Le Nom de Dieu est au-delà de toute nomination : saint, il est hors de portée.

Mais, s'il ne s'épuise ni dans une qualité, ni dans un nom, que peut-il être ? Risquons l'hypothèse suivante : l'adresse " *Notre Père* " est une demande de Père tout en étant la désignation de celui à qui on s'adresse. Distinction essentielle : le Dieu que l'on voudrait viser est à venir pour nous. Il n'est pas un donné préalable, que l'on identifierait, sur lequel nous mettrions un nom. L'adresse est l'expression d'un désir, une demande au Père qu'il y ait un Père. D'un autre point de vue, l'adresse au Père peut traduire comme l'expression du désir d'accéder à la place de fils, de naître à la condition

de fils, non pas simplement fils de la terre, mais fils qui naît d'en haut, sous la Parole du Père.

Dans le secret de la chambre intérieure, où aucune image, aucune représentation ne vient soutenir le désir, l'orant n'est pas seul, car dans le même mouvement de désignation, il articule le *Notre* du Notre Père. Le Père appelé n'est pas un Père exclusif, il est toujours déjà celui d'autres, celui qui fait pleuvoir sur les bons comme sur les méchants. Impossible à posséder (si ce n'est à succomber à la tentation, à laquelle la fin de la prière fait allusion) et impossible à identifier à une image qui viendrait combler le désir, car d'autres différents de moi s'y adressent, non seulement d'autres chrétiens, mais aussi tout humain qui se tourne vers une possible transcendance, quelle que soit sa culture ou sa religion. Père est ce qui reste d'un nom perdu et qui instaure une universalité : tout humain, à partir du moment où il se reconnaît comme engendré par un autre que lui-même peut trouver dans cette adresse l'expression de la reconnaissance de cette altérité.

Ce mot de Père est-il prononçable par ceux qui, dans leur vie, ont l'expérience de l'absence d'un père (ce qui se développe de plus en plus dans

notre société), ou pour qui le père est synonyme de lâcheté, de faiblesse ou de cruauté ? Peut-être, dans un certain sens, sont-ils plus proches de ce Père que d'autres qui l'assimilent facilement à une extension idéalisée du père terrestre qu'ils connaissent. Il est bien possible qu'ils nous précèdent dans le Royaume, car l'appel au Père est pour eux une question de vie ou de mort. Même si à certains moments le mot est imprononçable, car il est cause d'une souffrance extrême.

Ton Nom, ton Règne, ta Volonté

En demandant que le Père sanctifie son Nom, qu'il fasse arriver le Règne et qu'il réalise sa Volonté, nous demandons que le Père soit Père. Car, dans la prière, il s'agit de demandes adressées au Père, et non de notre engagement à sanctifier le Nom, à travailler à l'avènement du Royaume ou à faire sa Volonté. C'est bien lui l'acteur, exprimé à travers ce classique passif divin.

Que le Père sanctifie son Nom est essentiel pour que nous accédions à la condition de fils. Le Nom du Père, qui est dans l'ordre du langage mais qui ne possède pas de signification particulière, dit à sa manière qu'aucun nom ne pourra désigner

entièrement celui qui le porte. Grâce à ce Nom mis hors jeu de la signification, les humains peuvent échapper au piège du langage. Le Père a un Nom (qui, nous l'avons vu, n'est pas Père), mais il est inaccessible. L'évoquer sans le connaître, c'est rendre possible l'existence d'humains hors de toute représentation ou d'image pouvant constituer un double qui en annulerait le secret. Que son Nom soit incomparable, irréductible à toute image, indisponible pour y loger nos rêves de bonheur ou de perfection, garantit qu'il peut en être de même pour les fils : personne n'est réductible aux discours que nous pouvons construire à son propos.

“ Qu'arrive ton Règne ! ” Parler de Règne, c'est évoquer la loi et le jugement. Mais le Règne annoncé dans le Sermon sur la montagne qui précède le don du Notre Père dans l'évangile de Matthieu, introduit à une nouveauté : il casse la rigueur des lois au profit de la vérité des relations humaines, il appelle à la décision de personnes responsables. Il relance la cause des humains, en affirmant que la position à tenir par rapport à la nécessaire loi n'est pas celle de choisir les justes contre les injustes, mais de reconnaître inconditionnellement l'autre comme appelé à la condition de fils. Qu'arrive ce règne, demandons-nous, pour

que nous puissions échapper à la servitude de la loi en vue de la liberté des fils.

“ *Que se réalise ta Volonté, comme dans le ciel, aussi sur la terre* ”. Il est un espace, le ciel, où la Volonté du Père se réalise. Que savons-nous d'autre du ciel que ce que nous y mettons ? Ce qui semble impossible en ce bas monde, ce qui est désirable, mais hors de portée. L'écart entre le ciel et la terre n'est pas supprimé, mais une convergence s'opère. Par cette demande, nous exprimons le désir de ce que Dieu veut, et par là l'alliance de ce ciel et de la terre se réalise. En désirant le désir du Père, même si nous en ignorons les contours, nous exprimons là aussi notre demande au Père d'être Père. Nous ne demandons pas de nous faire connaître sa Volonté sur nous ou sur le monde, nous reconnaissons qu'elle existe, et en désirant sa réalisation, nous nous accordons à lui, à notre juste place.

Après cette première partie de la prière qui exprime et réalise dans son énonciation même la condition de fils pour les humains, après cette aspiration à s'accorder sur la même longueur d'onde, il devient possible de demander quelque chose. Mais que demander au Père qu'il ne sache déjà que nous en avons besoin ?

Donne-nous aujourd'hui notre pain...

Nous ignorons le sens précis du mot grec qui qualifie le pain que nous demandons pour aujourd'hui. Cela va, selon les auteurs, du pain super-substantiel (sens retenu par Origène et Jérôme) au pain nécessaire à la vie, au pain pour ce jour-ci, au pain pour le lendemain ou encore au pain pour l'avenir. Nous retiendrons simplement qu'il s'agit d'un pain inqualifiable, donc métaphorique. On pourrait dire de ce pain que nous ignorons ce qu'il est et poser la question : qu'est-ce que c'est ? Ce qui se dit en hébreu... manne. En effet, la manne donnée au désert en était sans doute une préfiguration. Un pain métaphorique, aussi, comme celui qui est multiplié au désert. On retrouve à travers les différentes traductions proposées ces deux thématiques présentes dans le récit de la manne et dans celui de la multiplication des pains : le pain qui fait vivre et le pain nécessaire à chacun, pour chaque jour, pour que la vie continue.

Nous ne savons pas exactement ce que nous demandons : nous faisons confiance au Père pour nous donner ce qu'il sait nous être nécessaire pour

vivre, en temps voulu. Nous retrouvons donc ici, à travers la demande d'un objet, le pain, la demande d'ajustement au désir du Père. On pourrait dire aussi, pour éviter d'évacuer cette figure du pain, que nous demandons ce qui nous fait vivre chaque jour, et de nous le rappeler à travers le pain ou la nourriture que nous absorbons chaque jour. Ce n'est pas elle en tant que telle que nous demandons, mais elle peut devenir pour nous le signe de ce que le Père nous donne pour la vie. Quand nous disons le Notre Père quelques instants avant la fraction du pain, nous en appelons même à ce que cette nourriture en soit le sacrement.

Et remets-nous nos dettes, comme aussi nous avons remis à nos débiteurs

Parler d'offenses ou de péché à la place des dettes est sans doute trop restrictif. En effet nous sommes bien dans la problématique du don. Si le Père donne ce pain qui fait vivre, serons-nous en dette par rapport à lui ? Dette impossible à épouger, qui, si elle est prise comme telle, empêche justement de vivre. Le texte de la prière met en parallèle la remise de dette déjà effectuée par nous vis-à-vis de nos débiteurs et la demande de remise de dette

adressée au Père. La traduction œcuménique n'a pas gardé le fait que le pardon (la remise de dette) à autrui est presque un préalable à la demande (comme aussi nous avons remis à nos débiteurs).

En fait le terme d'analogie serait plus exact : la demande de remise de dette au Père s'appuie sur notre propre expérience de remise de dette à autrui. Il est impossible de vivre sans laisser courir les dettes. Nous faisons l'expérience continue que nous recevons d'autres, ne serait-ce que la vie. De même nous donnons aux autres, continuellement, sans en être vraiment conscient la plupart du temps : nous ne leur demandons pas de rembourser tout ce qu'ils ont reçu de nous. Même si l'on dit à ses enfants " vous me devez la vie ", que peuvent-ils rendre qui soit du même ordre ? Il s'agit d'une dette concrètement impossible à rembourser.

Nous faisons donc continuellement cette expérience que la logique de la dette n'est pas celle qui est au fondement de notre existence. Expérience qui s'oublie d'ailleurs bien vite dès que nous repérons une occasion de faire payer l'autre, en réduisant l'échange à des équivalences. Il est une conception de la liberté fondée sur la logique de la dette, dans la recherche justement de ne pas s'en

créer. Alors que la liberté suprême est d'être acquitté de toute dette. Entre humains, nous ne pouvons arriver à faire disparaître complètement cette dépendance des uns vis-à-vis des autres. Par contre, la référence au Père, qui pourrait être notre créancier suprême, peut libérer de l'enchaînement sans fin du " je te dois, tu me dois ". La demande de remise de dette à son égard est en fait une reconnaissance qu'il le fait déjà, mais nous avons besoin de le lui demander pour progresser nous-mêmes vers cette gratuité dont il fait preuve chaque jour.

Et ne nous fait pas entrer dans l'épreuve, mais délivre-nous du Malin

Il semble bien que le texte de Matthieu parle du Malin – du Satan – plutôt que du mal en général. Évidemment, il était difficile de garder ce terme à notre époque où la question du Diable divise les chrétiens eux-mêmes (c'est d'ailleurs sa vocation de diviser, et il y réussit par la simple évocation de son nom...). Cependant, il est intéressant de garder cette représentation en négatif du Père. Que la prière se termine par l'évocation de l'anti-père est hautement significatif : nous demandons au Père des cieux qu'il nous fasse sortir d'une représentation diabolique du Père.

Mais d'abord de quelle épreuve (ou tentation) le Père peut-il nous épargner ? Le meilleur moyen est de reprendre les épreuves de Jésus au désert. La tentation surgit quand le Père semble se faire absent : qu'il vienne à ne plus être là, surgit comme par enchantement son image, sous la forme du Satan. Sans rentrer dans une étude détaillée qui dépasse le cadre de cet article, disons que les trois grands types d'épreuve mises en paraboles dans le séjour de Jésus au désert sont : la tentation de prendre en main sa condition de fils pour en faire quelque chose, indépendamment du Père (transformer les pierres en pain) ; la tentation idolâtre de se définir comme fils par participation à la puissance supposée du Père en l'adorant (si tu te prosternes...) ; le chantage à l'amour du Père pour le contraindre à intervenir et à se montrer pour que le Fils soit reconnu comme tel (jette-toi du haut du Temple...).

L'épreuve est bien, quand le Père semble se taire, d'essayer de s'en passer, ou d'en faire une idole à la mesure d'un rêve de toute puissance projeté sur lui ou encore d'entrer dans une logique de chantage à la vie pour l'obliger à se dévoiler. Mais à chaque fois le Père est méconnu, et l'image construite devient un écran à sa Parole. Lui deman-

der de ne pas entrer dans l'épreuve ne signifie certainement pas lui demander de ne pas nous mettre à l'épreuve, ni même qu'il nous aide à en sortir quand nous y sommes (au désert, Jésus n'a pas été épaulé par l'Esprit, mais il a actualisé les Écritures). Mais le lui demander, c'est déjà éviter de rentrer dans l'épreuve car c'est le reconnaître comme présent, bien que sans image. Le Satan au contraire présente une image trompeuse du Père sans la présence du Père : simulacre d'un père qui possède si bien les attributs que nous accordons spontanément à la paternité, la toute puissance, l'invulnérabilité, le pouvoir de combler le désir du fils.

De la condition de fils à celle de frère

Le Notre Père est une prière au-dessus de nos moyens. Mais, donnée par Jésus, le Fils, elle opère en nous, quand nous osons la dire, l'inscription d'une paternité qui en appelle à notre naissance à la condition de fils.

Oser demander engage à recevoir ce qui va être donné. Dans le Notre Père nous ne savons pas ce que nous demandons mais nous nous engageons sur la voie de la reconnaissance de ce qui a déjà été

donné, et qui est le meilleur, bien au-delà de ce que nous aurions pu formuler. En demandant au Père d'être le Père, nous tentons une parole articulée au plus près de notre existence, celle qui ne peut se dire que dans le secret de la chambre intérieure, où ne trône aucune image. Cette parole est la réponse à une Parole première qui est venue s'écrire dans nos corps, avant même que nous ayons eu conscience d'exister. En appeler au Père dont nous ignorons jusqu'au Nom, c'est nous situer à l'épicentre de cette impossible articulation du corps et de la parole, où nous ne savons pas qui nous sommes. C'est là que s'est tenu le Fils, c'est là le passage, la pâque d'un surgissement où il est en avant de nous pour avoir été avant nous.

Le Notre Père, dans sa forme comme dans son énoncé, échappe à toute particularité culturelle. Né dans la lignée d'un peuple particulier et à une époque précise, il possède la virtualité de l'universel. Il s'agit de renoncer à la tentation diabolique de le figer dans une culture en assignant la paternité du Père à une image, qu'elle soit celle du patriarche, de l'ancêtre, du maître à penser, du papa gâteau ou même du masculin, pour lui donner sa chance de devenir la prière de tout humain. Certes les chrétiens y reconnaissent la matrice de leur prière, mais

c'est parce qu'elle peut être la prière de tout un chacun, qu'il se situe ou non dans les Églises. La prière des chrétiens, en étant la plus banale de toute, est aussi peut-être la plus grande. Elle leur a été donnée pour qu'ils la donnent à leur tour, proposant dans ces mots si simples et pourtant si essentiels les premiers mots pour une existence nouvelle.

Le Notre Père est la prière de frères qui se reconnaissent comme libres de toute dette les uns envers les autres. Le même appel au Père les réunit. Ils n'ont pas un Père en commun, il partage la même demande d'un Père qui manque. Ce manque fonde la fraternité, en soulignant la limite du langage commun à tout être parlant. Si une histoire vécue comme commune, si une culture ressentie comme partagée, si un droit reconnu comme juste peuvent souder des groupes humains, ils ne peuvent constituer les fondations d'une fraternité. Celle-ci s'origine dans un impossible à dire, donc à représenter, à maîtriser et à instituer, qui possède pourtant une réalité telle que l'éviter ou l'ignorer conduit à la folie ou à la diablerie.

Une action de grâce

Dénommer Dieu par le mot de Père, ce n'est pas nécessairement le qualifier de paternel. Une telle dénomination fait au contraire butée : il ne s'agit pas d'en tirer une valeur ou un sens à l'existence, mais d'en permettre tout simplement la possibilité. Mais le Père est-il alors irrémédiablement inaccessible tant au langage qu'à notre vision ? Non, et la prière le souligne bien.

Après avoir exprimé le désir que le Père soit ce qu'il est, la figure du pain inaugure une circulation possible du Père vers les fils et des fils vers le Père. Le premier mouvement se dit dans la métaphore du pain, le second dans celui de la remise de dette, de ce pardon qui fonde l'accomplissement de la Loi. Ce que donne le Père s'exprime dans les humains par le pardon accordé au frère, toujours déjà accordé et pourtant encore à prendre en compte pour ce qu'il est : l'expression de ce qui fonde la fraternité, l'impossibilité de vivre en négociant la vie, qui, dans son origine, échappe à toute maîtrise. Le pardon exprime l'empreinte, ou l'effigie en creux du Père dans le corps des fils. En demandant au Père d'être traités comme nous traitons les frères, nous ne faisons que lui retourner ce qu'il

nous a donné dès la fondation du monde. Nous rendons grâce, et en le faisant par le langage de la prière, nous naissons à la condition de fils, ceux-là dont on peut dire, quand on les voit, qu'on voit le Père.

Le Père donne au monde le Pain de la Vie, celui qu'on appelle son Fils, non pour rassasier les humains mais pour que ces derniers puissent, en sa disparition, faire corps de fraternité. La prière, consistant à prendre dans notre bouche cette parole qui rend grâce de ce que nous sommes et que nous

ne savons pas encore, est l'annonce de la fraction du Pain, où chacun est invité à la place unique qui lui est préparée depuis que le Fils est reparti vers son Père.

Les chrétiens ont reçu cette prière, non pour en faire leur prière propre, mais pour en apprendre que tout humain, dans sa vocation de fils, la dit à sa manière, dans sa langue maternelle, dans la culture de ses pères, sur la terre de sa première naissance. En être les témoins, c'est, chaque jour, rendre grâce au Père dans le frère donné.

Le Matriciel

Sœurs Carmélites de Mazille

Les sœurs carmélites de Mazille sont depuis longtemps en lien d'amitié avec la Mission de France. Elles partagent avec nous la recherche d'une parole sur Dieu pour aujourd'hui. Dans les lignes qui suivent, elles nous invitent à aller à la rencontre de CELUI QUI EST, à la source de chacune de nos existences.

Dieu a-t-il un nom ? Celui qu'il dévoile à Moïse au désert est un nom à ouvrir et à découvrir, à mesure de la marche. Nom imprononçable parce qu'inépuisable. Nom qui court comme le feu, d'une génération à l'autre, porté de bouche à oreille, jamais définitif. « *Je Suis Qui Je serai* » (Ex. 3, 14). Dieu, « *le Venant* »¹, se donne à connaître au ha-

sard de ses visitations, toujours imprévisibles, dans ce qu'Il fait pour nous, en nous et parfois aussi, par nous. « *Parler de Dieu dans la catégorie de l'événement*, suggère J. Moingt, et non dans celle de *l'être ou du sujet*. »² Expérience la plupart du temps en creux. Elie reconnaît son passage dans la « voix de fin silence » (1R. 19, 12) et Jean de la Croix reste

¹ Traduction d'André Chouraqui pour Ap. 1, 4.

² « *L'homme qui venait de Dieu* ». Cerf, 1993.

blessé d'un « je ne sais quoi » qui, en tout, lui fait presentir un au-delà de tout.³

Il peut arriver aussi, et c'est arrivé à Jésus de Nazareth, qu'une voix se fasse entendre, plus légère qu'un effleurement d'ailes, mais qui bouleverse l'existence et inaugure un chemin : « *Tu es mon Fils, moi, aujourd'hui, je t'ai engendré.* » (Lc. 3, 22). Les évangiles nous laissent entendre, à travers différents récits, que telle fut l'expérience de Jésus, jusque sur la croix. Il est Fils, il nomme Dieu son « Père ». Un père qui est son origine et qu'il manifeste : parlant sa Parole (Jn. 3, 34 ; 12, 49) accomplissant ses œuvres (Jn. 5, 36 ; 14, 31). Un Père qui avant lui était, et qui avec lui demeure (Jn. 16, 32). Cette expérience que Jésus n'eut de cesse de partager avec ses disciples, n'est-elle pas, à mille nuances près qui tiennent à la diversité des situations humaines, l'expérience même de la foi ? Un lien existentiel qui porte au-dessus du néant, une Présence qui fonde et qui accompagne. Nous ne pouvons l'enfermer dans aucune représentation, elle n'en est pas moins irrécusable, sauf à nous nier nous-mêmes. L'irruption de Dieu dans une vie a

souvent ce caractère d'évidence soudaine, inexplicable, comme est sans raison l'amour. « *Je sentis un flot d'énergie réchauffer tout mon corps après ces années de solitude et de chagrin. Je sus à cet instant que je n'étais plus seule et que je ne le serai plus jamais.* »⁴ Naissent alors les mots de la prière dans lesquels Jésus nous invite à nous couler avec lui : « *Abba, Père !* ».

Le Dieu du peuple de la Bible est père. Un père qui a « procréé » Israël (Dt. 32, 6), qui lui a appris à marcher (Os. 11, 3) et l'a soutenu dans sa traversée des déserts « *comme un homme soutient son fils* » (Dt. 1, 31). Un père qui n'en a pas moins des entrailles maternelles (rahamin), frémissantes et débordantes de tendresse : « *Mes entrailles se bouleversent pour Ephraïm, je le matricierai, je le matricierai !* » (Jr. 31, 20). André Chouraqui nomme Dieu « *le Matriciel* ». Ce beau nom a l'avantage de lever les ambiguïtés d'une image strictement masculine et patriarcale. Dieu, source de toute vie et de tout amour, est équivalentement père et mère. Il a le « *chérissement* » de la mère pour l'enfant qu'elle nourrit

³ Cantique spirituel, strophe VI.

⁴ Tracy Shamoun, « *Au nom du Père* », J.-C. Lattès, 1992.

(Is. 49, 15), son inlassable sollicitude pour celui qui est faible, sa perception instinctive de tout ce qui menace la vie mais aussi ses ressources d'ingéniosité et de courage pour « faire tout concourir au bien » des siens. « *Les femmes, nourricières de la terre* », titrait la dernière Journée mondiale de l'alimentation... Tel « *l'oiseau qui plane et déploie ses ailes au-dessus de sa couvée* » (Dt. 32, 11), comme Dieu et avec Dieu, les mères veillent sur la Vie, et obstinément, tiennent tête au malheur. « *Les mères ont Dieu en charge, c'est leur passion, leur unique préoccupation, leur perte et leur sacre à la fois.* »⁵

A lire l'Évangile, à entrer dans la prière de Jésus, s'effacent toutes les représentations d'un Dieu à l'autorité patriarcale pour retrouver le mystère d'une proximité que déjà, prophètes et psalmistes exprimaient avec audace. Un Dieu auquel il est possible de se fier absolument, les yeux fermés, « *comme un petit enfant contre sa mère* ». (Ps. 130).

Mais aussi riche que soit la métaphore d'un Dieu père et mère, la Bible ne saurait s'y restreindre qui emprunte à toute la gamme des relations humaines pour traduire l'Amour de Dieu : Époux, Amant, Ami, Goël – pourfendeur du droit des petits et leur avocat impartial – Il est aussi Feu, Souffle, Nuée, Rocher ; Il est Sagesse et Justice, Bénédiction et Paix... En chacune de ces facettes de son Etre, Dieu se donne Lui-même, à approcher et à pressentir « autre que l'Autre que nous pensons qu'il est »⁶. Les « attributs » de Dieu ne sont pas extérieurs à Lui – où l'on aurait autant d'idoles – ce sont des dons en transparence desquels un « Tu » est toujours à entendre. « *Tout don vient d'un « tu »* », écrit Bachelard, « *le monde entier sans un « tu » ne peut rien donner* »⁷. La prière est ce lieu de reconnaissance du Don, où en souveraine liberté, un « tu » peut être prononcé. Car tel est le premier droit imprescriptible de l'homme : nommer son Dieu, puisqu'il a été lui-même reconnu « dès le sein de sa mère » (Is. 49, 1) et appelé d'un « *nom nouveau que nul ne connaît, hormis celui qui le reçoit.* » (Ap. 2, 17).

⁵ Christian Bobin, « *Le Très-Bas* ».

⁶ Georges Morel, « *Le sens de l'existence selon saint Jean de la Croix* ».

⁷ G. Bachelard, « *Le droit de rêver* ».

Dès lors, Dieu répond à une infinité de noms et nous n'en finirons jamais de nous essayer à Le nommer. « *On ne peut renoncer au mot de Dieu, et cela non pour sauver le mot, mais pour sauver l'homme, afin qu'il n'étouffe pas lui-même, lorsqu'il n'a plus aucun mot pour invoquer, de la profondeur de son auto-détermination, le mystère qui l'enveloppe.* »⁸. Nommer, ce n'est pas seulement donner de l'existence, c'est aussi fonder la sienne propre. Nous devons nommer Dieu, non point tant pour que Dieu soit, mais pour devenir qui nous sommes. Se reconnaître fils signifie nécessairement accepter de se situer en référence à un autre, mais également, et de ce fait même, accéder à son identité et prendre en main sa liberté.

Dans la révélation de sa filiation divine, Jésus naît à sa mission : nous dire qui est le Père. Et c'est de l'intériorité de son expérience du Père que jaillit l'Évangile en son message essentiel : « *Tous, vous êtes des frères.* » (Mt. 23, 8). Le Dieu de Jésus-Christ, Celui qu'il appelle "Abba", ne justifie aucune domination, pas plus celle du juif sur le païen, de l'homme libre envers l'esclave, ou de l'homme vis-à-vis de la femme. Il fait de nous des égaux, héritiers de la même promesse et chacun pour sa part « *gardien de son frère* » (Gn. 3, 28). « *La fraternité n'a pas moins de poids que la paternité* »⁹ et il n'est pas fortuit que « l'Année du Père » soit celle d'un rendez-vous posé à la réconciliation des fils... afin « *que le monde croie* » (Jn. 17, 21), afin qu'au-delà de tout discours, soit « *laissé place au mystère qui se dit entre nous.* »¹⁰.

⁸ G. Ebeling, « *Le droit de rêver* ».

⁹ Denis Vasse, « *La Croix* », 20-21 décembre 1998.

¹⁰ Bernard Feillet, « *L'errance* », DDB, 1997.

Un Père avec deux fils...

Présentation par
Jean-Marie PLOUX

On ne présente pas Charles Péguy (1873-1914), il faut le lire. Trop connu pour être vraiment lu. Tué par les extraits de son œuvre poétique retenus dans des manuels scolaires. Honni par les adversaires de Dreyfus mais longtemps confisqué par des nationalistes à cause de sa prédilection pour Jeanne d'Arc. Enfin, chrétien anticlérical, resté sur le parvis de l'église, mais l'un des plus lucides observateurs de la « déchristianisation » et l'un des re-découvreurs du Mystère de l'Incarnation, à qui nous devons d'être encore chrétiens aujourd'hui...

Ce numéro de la Lettre aux Communautés consacré à Dieu, Père, est l'occasion de relire deux pages de Péguy inspirées par sa méditation constante des paraboles de la brebis perdue :

« Par cette brebis égarée Jésus a connu la crainte dans l'amour. Et ce que la divine espérance met de tremblement dans la charité même. »

et celle de l'enfant égaré :

« La parole de Jésus qui a eu le plus grand retentissement.

Dans le monde.

Qui a trouvé la résonance la plus profonde

Dans le monde et dans l'homme.

Au cœur de l'homme.

(...) C'est elle qui enseigne que tout n'est pas perdu. »

Le Mystère des Saints Innocents (1912)

Pléiade. Œuvres poétiques, Gallimard, 1948, pp. 376-377

Demandez à ce père si le meilleur moment

N'est pas quand ses fils commencent à l'aimer comme des hommes,

Lui-même comme un homme,

Librement,

Gratuitement,

Demandez à ce père dont les enfants grandissent.

Demandez à ce père s'il n'y a point une heure secrète,

Un moment secret,

Et si ce n'est pas

Quand ses fils commencent à devenir des hommes,

Libres,

Et lui-même le traitent comme un homme,
Libre,
L'aiment comme un homme,
Libre,
Demandez à ce père dont les enfants grandissent.

Demandez à ce père s'il n'y a point une élection entre toutes
Et si ce n'est pas
Quand la soumission précisément cesse et quand ses fils devenus
hommes
L'aiment, (le traitent), pour ainsi dire en connaisseurs,
D'homme à homme,
Librement,
Gratuitement. L'estiment ainsi.
Demandez à ce père s'il ne sait pas que rien ne vaut
Un regard d'homme qui se croise avec un regard d'homme.

Or je suis leur père, dit Dieu, et je connais la condition de l'homme.
C'est moi qui l'ai faite.
Je ne leur en demande pas trop. Je ne demande que leur cœur.
Quand j'ai le cœur, je trouve que c'est bien. Je ne suis pas difficile.
Toutes les soumissions d'esclaves du monde ne valent pas un beau
regard d'homme libre.
Ou plutôt toutes les soumissions d'esclaves du monde me répugnent
et je donnerais tout

Pour un beau regard d'homme libre,
Pour une belle obéissance et tendresse et dévotion d'homme libre,
Pour un regard de saint Louis,
Et même pour un regard de Joinville,
Car Joinville est moins saint mais il n'est pas moins libre...

Le Porche du Mystère de la Deuxième Vertu (1911) Ibid. pp. 250-253

Celui qui aime se met, par cela même,
Par cela seulement, dès par cela dans la dépendance,
Celui qui aime tombe dans la servitude de celui qui est aimé.
C'est l'habitude, c'est la loi commune.
C'est fatal.
Celui qui aime tombe, se met sous la servitude, sous un joug
de servitude.
Il dépend de celui qu'il aime.
C'est pourtant cette situation-là, mon enfant, que Dieu s'est faite,
en nous aimant.
Dieu a daigné espérer en nous, puisqu'il a voulu espérer de nous,
attendre de nous.
Situation misérable, (en) récompense de quel amour,
Gage, rançon de quel amour.

Singulière récompense. Et qui était dans la condition, dans l'ordre même, dans la nature de cet amour.

Il s'est mis dans cette singulière situation, retournée, dans cette misérable situation que c'est lui qui attend de nous, du plus misérable pécheur.

Qui *espère* du plus misérable pécheur.

Et nous.

Voilà où il s'est laissé conduire, par son grand amour, voilà où il s'est mis, où il a été mis, où enfin il s'est laissé mettre.

Voilà où il en est, où il est.

Où nous devons être, c'est lui qui s'est mis.

A ce point, sur ce pied.

Qu'il a à craindre, à espérer, enfin à attendre du dernier des hommes.

Qu'il est aux mains du dernier des pécheurs.

(Mais le corps de Jésus, dans toute église, n'est-il pas aux mains du dernier des pécheurs.

A la merci du dernier des soldats)

Qu'il a à redouter, tout, de nous.

(Qu'il ait à redouter, c'est déjà trop, c'est déjà tout),

(Si peu que ce fût, et ici C'est tout)

(Si peu que ce fût, quand ce ne serait presque rien, rien pour ainsi dire)

Telle est la situation où Dieu par la vertu de l'espérance

Pour faire le jeu de l'espérance,

S'est laissé mettre

En face du pêcheur.

Il craint de lui, puisqu'il craint pour lui.

Tu comprends, je dis : Dieu craint du pécheur, puisqu'il craint pour le pécheur.

Quand on craint pour quelqu'un, on craint de ce quelqu'un.

C'est à cette loi commune que Dieu s'est laissé mettre.

Et soumettre.

A ce niveau commun.

C'est à cette loi commune qu'il a souffert d'être mis. (...)

Voilà la situation que Dieu s'est faite.

Celui qui aime tombe sous la servitude de celui qui est aimé.

Par là même.

Celui qui aime tombe sous la servitude de celui qu'il aime.

Dieu n'a pas voulu échapper à cette loi commune.

Et par son amour il est tombé dans la servitude du pécheur.

Retournement de la création, c'est la création à l'envers.

Le Créateur à présent dépend de sa créature.

Celui qui est tout s'est mis, a souffert d'être mis, s'est laissé mettre sur ce niveau.

Celui qui est tout dépend, attend, espère de ce qui n'est rien.

Celui qui peut tout dépend, attend, espère de ce qui ne peut rien,
(Et qui peut tout, hélas, car on lui a tout remis),

On lui a tout confié,

On lui a tout donné,

On lui a tout remis, en mains, dans ses mains pécheresses,

En confiance,
En espérance,
On lui a tout permis.
En toute confiance. (...)

Effrayant amour, effrayante charité,
Effrayante espérance, responsabilité vraiment effrayante,
Le Créateur a besoin de sa créature, s'est mis à avoir besoin de
sa créature.

Il ne peut rien faire sans elle.

C'est un roi qui aurait abdiqué aux mains de chacun de ses sujets

Simplement le pouvoir suprême.

Dieu *a besoin* de nous, Dieu *a besoin* de sa créature.

Il s'est pour ainsi dire condamné ainsi, condamné à cela.

Il manque de nous, il manque de sa créature.

Celui qui est tout a besoin de ce qui n'est rien.

Celui qui peut tout a besoin de ce qui ne peut rien.

Il a remis ses pleins pouvoirs.

Celui qui est tout n'est rien sans celui qui n'est rien.

Celui qui peut tout ne peut rien sans celui qui ne peut rien.



La sagesse des modernes

Robert Laffont. 1998.

d'André Comte Sponville
et Luc Ferry

Nous avons déjà rendu compte dans cette rubrique des livres d'André Comte Sponville et de Luc Ferry. Voici maintenant un ouvrage qui réunit ces deux philosophes dans un long dialogue sur le statut de l'homme dans la nature, sur les fondements de l'éthique, ou encore sur le sens de la vie, sur l'espérance et le salut. Ce sont deux positions philosophiques qui s'aff-

frontent et qui cherchent à marquer points communs et contradictions, deux positions représentatives dans le contexte culturel que nous connaissons.

Un matérialisme antidogmatique

C'est ainsi qu'André Comte Sponville définit sa pensée. L'homme

est à comprendre dans le processus général de l'évolution naturelle qui a permis le développement organique et l'apparition des différentes espèces. L'homme n'est pas le fruit de quelque volonté divine ou du dessein secret d'une transcendance qui dominerait le monde, mais il est le produit d'un mécanisme très complexe de sélection naturelle qui permet aux espèces les plus adaptées à leur milieu de survivre et de se développer.

L'apparition de la pensée et des sociétés humaines marque une étape nouvelle de l'évolution. Elle n'en modifie pas la nature matérielle. Le développement du cerveau humain offre à l'homme des possibilités dont aucune autre espèce n'a bénéficié auparavant, mais il ne s'agit que des effets d'une complexification croissante de notre système cérébral. Entre l'homme et la nature, il n'y a qu'une différence de degré mais pas de nature. Le supérieur provient de l'inférieur, même s'il s'en distingue.

Les comportements altruistes qui caractérisent l'homme ne requièrent pas d'autre explication. Ils sont eux aussi le résultat de la sélection naturelle qui assure la survie aux espèces les mieux adaptées pour faire face à leur environnement. L'homme représente bien une certaine forme de rupture dans le mouvement de l'évolution mais cette rupture doit se comprendre à l'intérieur même du processus général de l'évolution. Les valeurs morales restent relatives, même si on peut constater une universalisation croissante.

André Comte Sponville ne professe pas un athéisme militant mais l'hypothèse de l'existence d'un dieu lui semble sans contenu et illusoire. Il développe une sagesse tragique et aréligieuse qui refuse les béquilles de l'espérance ou du salut. Il n'y a pas d'au-delà et il n'y a d'être que matériel. La sagesse est de chercher à habiter le monde présent dans les meilleures conditions possibles.

L'humanisme de l'homme-Dieu

Tout autre est la position de Luc Ferry. Pour lui, l'homme manifeste une liberté par rapport à l'ordre naturel qui crée une distance irréductible entre lui et les être qui l'ont précédé dans l'évolution. Cette liberté se manifeste, par exemple, lorsqu'un homme se sacrifie pour son prochain et qu'il n'hésite pas ainsi mettre en jeu sa propre vie ou, à l'inverse, quand il manifeste une volonté délibérée de faire souffrir les autres hommes ou de leur nuire. Ces comportements manifestent une différence radicale par rapport aux comportements des autres espèces naturelles. Le démoniaque est en ce sens une preuve tout aussi efficace que la gratuité ou le sacrifice de cette capacité d'autonomie que possède l'homme par rapport à la nature.

C'est ce qui permet à Luc Ferry de parler de l'homme Dieu.

Sa liberté place l'homme en vis-à-vis de la nature dans une transcendance irréductible. L'homme est l'aboutissement de l'évolution mais avec lui se produit un saut qualitatif de nature spirituelle qui lui confère une capacité spécifique d'auto-création permanente. L'homme peut à ce titre être considéré comme sacré.

Luc Ferry se veut ainsi le représentant d'un nouvel humanisme fondé sur l'affirmation du caractère transcendant de la liberté humaine. La religion avait extrapolé cette réalité en la transposant dans un dieu extérieur à l'homme. Luc Ferry veut lui rendre son statut véritable de transcendance intérieure à l'homme. Il veut indiquer le chemin d'une spiritualité laïque pour notre temps, d'une humanisation du divin ou d'une religion d'après la religion.

La morale ne peut donc pas être considérée seulement comme un comportement adaptatif nouveau, qui donnerait à l'homme des chances de survie plus importantes. Par

sa liberté, l'homme peut se donner des valeurs propres et universelles telles que la vérité, la beauté et l'amour. C'est sur le fondement de la liberté qu'une morale peut être fondée de façon absolue.

Deux positions irréductibles ?

Cet ouvrage est un peu long et la prétention des auteurs à représenter la pensée contemporaine, " la " sagesse des modernes peut irriter. Il n'en reste pas moins que le débat est rigoureux et qu'il permet aux deux philosophes de développer amplement leurs argumentations respectives face aux objections du contradicteur.

Ce livre présente en outre le mérite de mettre face à face deux attitudes philosophiques que l'on trouve fréquemment affirmées aujourd'hui : matérialisme non dogmatique d'un côté et humanisme spiritualiste non religieux de l'autre côté. Il y a là deux attitudes de

pensée répandues chez les intellectuels qu'il est intéressant de confronter.

A quoi aboutit ce débat ? Les deux positions restent en bonne partie irréductibles et on voit bien ce qui les oppose sur les rapports de l'homme et de la nature, sur la façon de concevoir la liberté ou encore sur l'absolu et la transcendance. Il existe bien des points d'accord dans le domaine pratique, par exemple sur l'idée d'une morale laïque, sur la défense de la démocratie ou encore sur l'importance accordée à la raison critique. Mais ces points d'accord et l'amitié qui unit les deux hommes restent inscrits sur le fond d'une opposition philosophique que le dialogue ne réduit pas.

D'un côté est privilégiée l'explication positive issue des sciences et le refus de tout discours qui donnerait à l'homme un statut d'extériorité par rapport au reste de la création. De l'autre, il est fait appel à une démarche réflexive propre sur le sens de la vie et sur la morale,

fondée sur ce qui est considéré comme une particularité irréductible de l'homme.

On retrouve là un débat proche de celui tenu entre J.P. Changeux et P. Ricœur (*La nature et la règle*). Avec une différence toutefois, qui porte sur la place accordée à la religion. P. Ricœur insistait sur le rôle décisif de la religion comme confiance accordée à la parole d'un Autre. Suffit-il en effet d'opposer au matérialiste une spiritualité qui se fonde sur la seule liberté intérieure de l'homme, sur une " humanisation du divin " ? La transcendance est aussi liée à l'altérité inscrite par certains témoins au cœur de l'histoire. Ma liberté est nourrie à l'extérieur de moi-même par des figures qui me marquent et qui témoignent d'un sens possible. Il y a là une autre forme de transcendance que l'on l'on pourrait opposer au discours matérialiste.

Présenté par
Nicolas RENARD

THÉRÈSE DE LISIEUX

SON COMBAT SPIRITUEL, SA VOIE

Jean-François SIX (Éditions du Seuil, 1998, 160 F.)

Jean-François Six, prêtre de la Mission de France, poursuit son enquête inlassable du vrai visage et du vrai chemin de Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus. Dans un parcours chronologique, il présente les arêtes, les combats, les surprises et les tournants de l'itinéraire mystique vécu par Thérèse, libre réponse d'amour, dans la contemplation de la Trinité. Loin de l'image mièvre dans laquelle on l'a si longtemps enfermée, le chemin de la petite Thérèse, docteur de l'Église depuis 1997, apparaît dans toute la force de son actualité.

Le Père Henri Derouet, évêque d'Arras et le Père Pican, évêque de Bayeux et de Lisieux, concluent ainsi leur préface : « *L'ouvrage de Jean-François Six ouvre un accès essentiel à la réponse thérésienne, avec une force convaincante, un attachement réfléchi, une exigence avertie, une véritable passion missionnaire* »



Avis

Amies et Amis de partout, bonjour.

Quand vous nous envoyez un chèque postal en règlement de votre abonnement, pensez à nous joindre rempli, le bulletin ci-contre.

Souvent, les chèques postaux ne nous envoient pas les talons de correspondance. Ce qui complique notre tâche pour savoir où vous adresser la revue.

Merci à vous.

Le Secrétariat de rédaction.